

LA LAIDEUR

A I M A B L E.

IN LAID FOR

NIMBLE

245417
LA LAIDEUR

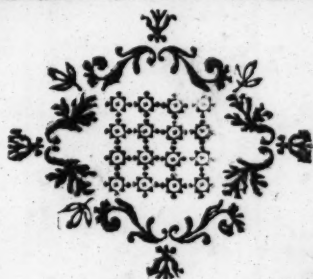
A I M A B L E,

E T

LES DANGERS
D E L A B E A U T É.

Histoire véritable.

P R E M I E R E P A R T I E.



A L O N D R E S,

Et se vend,

A P A R I S , chez R O L L I N , Libraire,
Quay des Augustins.

M. D C C. L I I.

LA LAIDEUR

ATM & B.F.

ET

LES DANGERS

DE LA DEBAUTE

PAR

LE DOUTEUR

PARADIS

PARIS



ATM & B.F.

PARIS

M. DCC. LIII



ÉPIÎRE AUX LAIDES.

MESDAMES,

*C'est à vous, mes tristes
Compagnes, vous à qui la
nature a refusé comme à moi,
ce qu'on estime être le plus pré-*

ij **E P I T R E**

*cieux & le seul avantage de
notre sexe , c'est à vous , dis-
je, que je consacre cet ouvrage.*

*Selon le stile ordinaire des
Epitres dédicatoires, je devrois
faire ici votre éloge & celui de
la Laideur , mais trouvés bon
que je vous renvoye à l'Epi-
tre aux Graces : Je ne veux
point que l'on m'accuse d'a-
voir sollicité bassément votre
protection ni vos bienfaits :
je suis d'ailleurs trop convain-
cue que je chercherois en vain
à captiver votre bienveillance
il n'y a pas une seule de vous*

EPI TRE. *iiij*

*mes Dames , qui osât avouer
publiquement , ni peut-être s'a-
vouer à elle-même, qu'elle doi-
ve prendre part à mon offran-
de , & puisque je ne puis com-
pter sur aucune reconnoissance
de votre part : vous ne devez
point attendre de compliment
de la mienne.*

*P. S. Qui peut servir d'a-
vis au Lecteur , de Préface ,
ou d'excuse , ainsi qu'on le
jugera à propos.*

*Lorsque j'ai écrit mon His-
toire , je n'avois pas plus le
dessaïn d'en faire part au Pu-*

iv *E P I T R E.*

blic , que celui de composer un Roman : si j'avois eu l'une ou l'autre de ces idées , j'aurois eu plus d'attention à la correction du stile , j'aurois imaginé des événemens plus merveilleux , des situations plus touchantes ; j'aurois mis plus d'ordre dans ma narration : en un mot , j'aurois sur-tout adouci le caractère d'une mere, qui , à la vérité , n'a cessé de me haïr & de me persécuter tant qu'elle a vécu ; mais qu'on m'accusera peut-être de n'avoir point assez ménagée. C'est pour ma

E P I T R E

▼

justification sur cet article que j'ai crû devoir avertir mes Lecteurs, que je n'ai écrit ces Mémoires que par désœuvrement ; que sans chercher à embellir la vérité, je me suis imposée la scrupuleuse obligation de ne m'en écarter en aucune façon, parce que je n'écrivois que pour moi ; ou tout au plus, pour quelques amis aussi instruits de mes affaires que moi-même : leur indulgence m'a peut-être tourné la tête ; & j'avoue qu'en faisant naître en moi la petite vanité d'être

vj

EPITRE

*imprimée : leurs éloges , (en
appréciant ceux de l'amitié ,
ce qu'ils doivent valoir ,)
auroient dû m'inspirer le cou-
rage de rendre ce petit ouvra-
ge plus digne d'un applaudis-
sement moins suspect.*

LA

ERRATA

Premiere Partie.

Page 11. ligne 13. il vint ajoutés à Villiers.

Pag. 49. lig. premiere avoit *lis.* avoient.

Pag. 82. l. 2. attendu , *lis.* attendue.

Pag. 96. l. 5. chevaux bardés , *lis.* barbes

Pag. 115. l. 13. déferois , *lis.* défererois.

Pag. 142. l. 13. on en avoit *lis.* on avoit.

Pag. 143. l. 17. & que , *lis.* & comme.

Pag. 167. l. 12. faisoit *lis.* frizoit.

Pag. 191. l. 4 & 5. bonne fortune , *lis.* bonnes fortunes.

Seconde Partie.

Pag. 3. l. 8. à travers de l'imprudence ,
lis. à travers l'imprudence.

Pag. 89. l. 13. ce, *lis.* le.

Pag. 122. l. 16. de nous entretenir , *lis.* de nous en entretenir.

Pag. 167. l. prem. ce que je veux , *lis.* ce que je veux faire.

Pag. 168. l. 21. écoutés , *lis.* écoute.

Pag. 187. l. 12. assés de , *lis.* assés peu de justice.

TABLE

Contents

Page

1. Introduction 1

2. The first part of the work 2

3. The second part of the work 3

4. The third part of the work 4

5. The fourth part of the work 5

6. The fifth part of the work 6

7. The sixth part of the work 7

8. The seventh part of the work 8

9. The eighth part of the work 9

10. The ninth part of the work 10

11. The tenth part of the work 11

12. The eleventh part of the work 12

13. The twelfth part of the work 13

14. The thirteenth part of the work 14

15. The fourteenth part of the work 15

16. The fifteenth part of the work 16

17. The sixteenth part of the work 17

18. The seventeenth part of the work 18

19. The eighteenth part of the work 19

20. The nineteenth part of the work 20

21. The twentieth part of the work 21

22. The twenty-first part of the work 22

23. The twenty-second part of the work 23

24. The twenty-third part of the work 24

25. The twenty-fourth part of the work 25

26. The twenty-fifth part of the work 26

27. The twenty-sixth part of the work 27

28. The twenty-seventh part of the work 28

29. The twenty-eighth part of the work 29

30. The twenty-ninth part of the work 30

31. The thirtieth part of the work 31

32. The thirty-first part of the work 32

33. The thirty-second part of the work 33

34. The thirty-third part of the work 34

35. The thirty-fourth part of the work 35

36. The thirty-fifth part of the work 36

37. The thirty-sixth part of the work 37

38. The thirty-seventh part of the work 38

39. The thirty-eighth part of the work 39

40. The thirty-ninth part of the work 40

41. The fortieth part of the work 41

42. The forty-first part of the work 42

43. The forty-second part of the work 43

44. The forty-third part of the work 44

45. The forty-fourth part of the work 45

46. The forty-fifth part of the work 46

47. The forty-sixth part of the work 47

48. The forty-seventh part of the work 48

49. The forty-eighth part of the work 49

50. The forty-ninth part of the work 50

51. The fiftieth part of the work 51

52. The fifty-first part of the work 52

53. The fifty-second part of the work 53

54. The fifty-third part of the work 54

55. The fifty-fourth part of the work 55

56. The fifty-fifth part of the work 56

57. The fifty-sixth part of the work 57

58. The fifty-seventh part of the work 58

59. The fifty-eighth part of the work 59

60. The fifty-ninth part of the work 60

61. The sixtieth part of the work 61

62. The sixty-first part of the work 62

63. The sixty-second part of the work 63

64. The sixty-third part of the work 64

65. The sixty-fourth part of the work 65

66. The sixty-fifth part of the work 66

67. The sixty-sixth part of the work 67

68. The sixty-seventh part of the work 68

69. The sixty-eighth part of the work 69

70. The sixty-ninth part of the work 70

71. The seventieth part of the work 71

72. The seventy-first part of the work 72

73. The seventy-second part of the work 73

74. The seventy-third part of the work 74

75. The seventy-fourth part of the work 75

76. The seventy-fifth part of the work 76

77. The seventy-sixth part of the work 77

78. The seventy-seventh part of the work 78

79. The seventy-eighth part of the work 79

80. The seventy-ninth part of the work 80

81. The eightieth part of the work 81

82. The eighty-first part of the work 82

83. The eighty-second part of the work 83

84. The eighty-third part of the work 84

85. The eighty-fourth part of the work 85

86. The eighty-fifth part of the work 86

87. The eighty-sixth part of the work 87

88. The eighty-seventh part of the work 88

89. The eighty-eighth part of the work 89

90. The eighty-ninth part of the work 90

91. The ninetieth part of the work 91

92. The ninety-first part of the work 92

93. The ninety-second part of the work 93

94. The ninety-third part of the work 94

95. The ninety-fourth part of the work 95

96. The ninety-fifth part of the work 96

97. The ninety-sixth part of the work 97

98. The ninety-seventh part of the work 98

99. The ninety-eighth part of the work 99

100. The ninety-ninth part of the work 100

101. The hundredth part of the work 101



LA LAIDEUR AIMABLE.

PREMIERE PARTIE.

E TRE une jolie femme dans le monde, c'est un état brillant , plus distingué , que n'est celui d'une Duchesse à la Cour. On doit le tabouret à la naissance , aux services d'un mari , ou à la faveur du Prince , souverain arbitre des rangs & des honneurs : on ne doit ses graces qu'à la nature,
I. Partie. A

& l'on croit assés communément ne les devoir qu'à soi-même. Entrés au Spectacle , allés à la promenade , trouvés-vous dans une assemblée publique, voyés-y d'un côté une femme du premier rang, mais qui n'a pour toute recommandation que sa dignité , la richesse de sa robe & ses pierrieres ; remarqués de l'autre une femme d'un état fort inférieur pour la naissance , pour les titres & pour les ajustemens , mais qui se distingue par l'élégance de sa taille , la beauté de ses traits , la finesse de sa phisionomie : tous les yeux & tous les égards seront pour le joli minois. Il est vrai que la femme de qualité est toujours apperçue , & dès-lors elle joue un rôle dans le monde ; mais la jolie femme est

épiée , recherchée , courue : on vole en foule & avec empressement par tout où elle se trouve ; tout le monde en parle , tout le monde la loue , tout le monde l'aime & veut la connoître , & les moindres événemens de sa vie deviennent l'objet de la curiosité publique. Ne doit-on pas en conclure que pour intéresser les hommes en général & la jalousie des femmes en particulier , pour mériter en un mot d'être connue , il faut être jolie femme , ou du moins une femme titrée. Je n'ai apporté en naissant ni l'un ni l'autre de ces avantages ; je suis née laide , & je suis encore telle que je suis née : j'ai reçu le jour de parens nobles à la vérité , mais peu riches , & vivans avec une grande œcono-

mie dans une petite terre, unique débris d'une meilleure fortune, dont les services de mes Ancêtres, & peut-être plus encore leur vanité & leur imprudence avoient consommé la meilleure partie. Cette terre étoit de plus située dans une Province éloignée de la Capitale, & par conséquent de la Cour; nouvel obstacle pour l'ambition, & même pour le mérite, dans l'espoir de se relever un jour des caprices de la fortune, ou de se faire un nom dans le monde: la médiocrité, en tout genre, est pour les honnêtes gens un état d'engourdissement & de nullité, & la laideur dans une femme est pour elle le néant. C'est dans cette triste compagnie que je suis arrivée en ce monde, &

malgré les heureux événemens qui m'ont tirée de l'une, & rendue l'autre supportable, je ne me serois jamais mis en tête de laisser mon histoire à la postérité, si le hazard ne m'eut conduite il y a quelques jours dans une assemblée de gens d'esprit, où j'entendis la lecture d'une Epître aux Graces, qu'on me dit être l'ouvrage d'un Homme de Condition aussi distingué par son esprit & par son talent, qu'il l'est par sa naissance. Cette pièce de vers, qui est assez étendue, me plut infiniment; mais je fus sur-tout frappée, & mon amour propre, il faut l'avouer, fut flatté de ces cinq vers qui me parurent faits exprès pour moi, à l'esprit près, dont il n'est permis à personne de se vanter, & que personne ne se refuse.

On s'accoutume à la laideur.
L'Esprit nous la rend supportable ;
Et les Graces pour leur honneur ,
Placent souvent notre bonheur
Dans les bras d'une laide aimable.

Je ne sçais si l'esprit ou les Graces se sont mêlées de mes affaires ; je n'ose me flatter de faire le bonheur d'un des plus aimables hommes qui soit au monde , mais depuis long-tems il s'étudie à faire & fait en effet le mien : n'est-ce point une preuve qu'il se croit heureux lui-même ? La reconnoissance , & peut-être plus encore la vanité , auroient pû m'engager à écrire mon histoire ; mais dès qu'une femme avoue qu'elle est laide , on doit la croire sincère , & je dis hardiment qu'aucun de ces

deux sentimens n'ont eu part à mon entreprise : j'ai toujours fait grand cas de la beauté ; mais je me suis plus particulièrement intéressée pour les femmes , qui comme moi sont privées de ce précieux avantage : je n'en ai point vû, je n'en vois point encore à qui même sans les connoître , je ne souhaitasse une belle ame , un bon esprit , un caractère doux , un peu de connoissances & des talens ; je veux donc leur apprendre que nous autres laides , nous avons des ressources pour plaire qui manquent souvent à la beauté : l'histoire de ma vie leur fournira des exemples dans l'un ou dans l'autre cas , & peut-être un modèle à suivre, en leur indiquant les différens degrés par lesquels je suis par-

venue au bonheur dont je jouis.

Je n'ai plus besoin de parler de ma naissance ni de ma figure, je viens d'en dire assés pour prouver qu'elles ne devoient me promettre, ni un avenir bien flatteur, ni un état bien considérable ; mais il faut cependant qu'on me connoisse, qu'on sçache à qui je dois le jour : pour cela, il faudroit dire mon nom, celui de ma famille, & même ceux de toutes les personnes qui ont eu part aux différens événemens de ma vie ; voilà précisément ce que je ne veux point faire : je vais donc suivre ici l'exemple de ceux qui font des Comédies sur des intrigues ou sur des aventures connues, & me donner comme à tous mes Acteurs des noms pris au hazard,

& qui éloignent l'application de ce que je puis avoir de mal à dire de personnes connues. Sur ce plan, j'appellerai donc mon pere M. de Villiers. Il avoit eu un frere aîné qui fut destiné de bon-heur à servir le Roi; on fit prendre à mon pere le parti de l'Eglise, & à l'aide d'un bénéfice que mon grand-pere avoit obtenu pour lui, il fut en état de venir faire ses études à Paris sans être à charge à sa famille: il y réussit en homme auquel on avoit fait sentir de bonne heure qu'il n'y avoit qu'un grand mérite acquis qui pût lui procurer un état aisé dans le monde, sur-tout étant né cadet d'une famille qui y possédoit peu de biens, & dans une Coutume qui les adjugeoit presque tous à son aîné.

Tel étoit l'état de mon pere en 1701. il avoit alors dix-huit ans , & se dispoſoit à entrer au Séminaire , lorsqu'il apprit que ſon frere aîné avoit été tué en Italie avec le Comte d'Albert ſon Colonel, & pluſieurs de ſes camarades Capitaines comme lui. Il avoit perdu ſon pere depuis plus de trois ans , & quoiqu'il ſe deſtinât à l'état Eccléſiaſtique , à la vérité moins par goût ou par vocation , que par la néceſſité de ſes affaires , il n'avoit pû défendre ſon cœur des attraits de Mademoiſelle des Moulins, fille bien née, chés les parens de laquelle il avoit été introduit par quelqu'un de ſes amis.

A la nouvelle de la mort de ſon frere , mon pere réſolut intérieurement de quitter l'état

Ecclésiastique : il en fit confiance à la belle Mademoiselle des Moulins ; celle-ci qui avoit alors 21 ans , & qui depuis la mort de sa mere , conduisoit la maison de son pere , reçut très-favorablement la déclaration de M. de Villiers , & prévint dès-lors qu'elle pourroit faire tomber son bénéfice à son frere. Ce petit arrangement , ou pris , ou du moins médité , mon pere partit pour sa Province ; il vint pour se mettre en possession de sa petite Terre : sa mere qu'il aimoit beaucoup & dont il étoit également aimé , le fit émanciper , & il entra ainsi en jouissance de son médiocre patrimoine ; il est vrai que quelques mois après il hérita encore de sa mere & du douaire qu'il étoit obligé de lui payer.

Alors se voyant tout-à-fait maître de sa personne & de sa fortune, il revint à Paris, & son premier soin fut d'offrir l'un & l'autre à Mademoiselle des Moulins: ses offres furent très-bien reçues de la fille & du pere, & le frere unique de Mademoiselle des Moulins renonça, soit par générosité, soit par accommodement, à ce qui pouvoit lui revenir de la succession de sa mere en faveur de sa sœur; c'étoit alors toute sa fortune, & elle n'étoit pas considérable.

Mademoiselle des Moulins étoit charmante: sa figure & ses talens avoient attiré dans la maison de son pere assés bonne compagnie, & lui avoient procuré nombre d'adorateurs dont elle avoit, dit-on, l'art de ménager

les soins & les égards avec adresse ; mon pere fut préféré , son hommage parut le plus solide : il avoit au plus 20 ans lorsqu'il épousa Mademoiselle des Moulins qui en avoit près de 23. Quelque ardeur qu'eût mon pere pour emmener sa femme dans sa Province , il lui fallut céder au goût qu'elle avoit pour Paris , dumoins pendant la premiere année de son mariage : cette année coûta plus à M. de Villiers du côté de la tranquillité de son esprit & de son cœur que du côté de la fortune : il resta chez son beau-pere moyennant une pension honnête ; mais l'air de coquetterie de sa femme lui fut extrêmement à charge : elle lui donna dans cette année une fille , & cette fille fut ma sœur aînée ,

qu'on appella dans la suite la belle de Villiers. Elle fut nourrie près de Paris, & élevée chez son grand-pere jusqu'à l'âge de 10 ans ; mais dès que Madame de Villiers fut remise de ses couches, son mari prit le ton d'autorité, & il fallut enfin qu'elle se résolût à venir avec lui à sa terre de Villiers, où il avoit résolu de vivre dorénavant, dans le dessein de ménager & d'augmenter, s'il étoit possible, sa fortune.

La terre de Villiers relevoit du Marquisat & étoit voisine du Château de Beaumont. Le Seigneur de ce nom étant déjà d'un âge assés avancé, avoit épousé depuis deux ans, en secondes nôtces, une jeune & belle veuve, qui lui donna une fille dans la pre-

miere année de son mariage , & qui avec un fils âgé de 7 à 8 ans qu'il avoit eu de sa premiere femme , faisoit alors toute sa famille.

Le Marquis de Beaumont avoit quitté le service depuis quelques années , & vivoit dans ses Terres : son Château étoit le rendez-vous de toute la Noblesse des environs & même de la Province ; & comme il y tenoit un grand état , comme d'ailleurs la jeune Marquise étoit une des plus aimables femmes du monde , & qui s'entendoit le mieux à bien faire les honneurs de sa maison , il se passoit peu de belles saisons de l'année qui n'y attirassent des personnes des plus considérables de la Cour. Le Comte de S. Furcy ne manquoit presque jamais d'y

venir passer une partie de l'Été & de l'Automne ; il avoit un fils de l'âge du jeune Comte de Beaumont qui étoit de tous ses voyages , & une fille moins âgée de trois ou quatre ans , qui depuis la mort de la Comtesse de S. Farcy étoit élevée à Paris dans un Couvent. Je dois encore faire mention du Vicomte & du Chevalier de Francheville , deux frères qui fréquentoient souvent la maison du Marquis, & qui eurent quelque part aux aventures de ma famille ; ils étoient l'un & l'autre jeunes, bien faits, & proches parens de la Marquise de Beaumont.

Tel étoit le voisinage de la terre de Villiers, lorsque mon pere prit le parti d'y conduire sa femme : elle fut bientôt admise

& même très-fêtée au Château de Beaumont ; le bon Marquis fut enchanté de sa figure & de ses talens ; la jeune Marquise ne le fut pas moins du caractère de son esprit & de son humeur naturellement portée à la gayeté. Coquette sans être galante, Madame de Villiers aimoit la fleur-rette par vanité & les plaisirs par goût ; l'amitié du Marquis de Beaumont, la confiance de la Marquise, les égards, les attentions de tout ce qui les environnoit, quelques années même que Madame de Villiers avoit de plus que son mari lui donnerent bientôt un ascendant sur lui, qu'il ne fut plus le maître de rabattre dans la suite. Ce fut apparemment dans quelques-uns des instans de chagrin & des noires in-

quiétudes dont M. de Villiers étoit dévoré, qu'il s'avisa de travailler à me donner le jour; il est sûr que je n'ai jamais eu l'air d'un enfant de l'amour: car enfin, il faut encore le dire, je naquis laide environ un an après ma sœur aînée; Madame la Marquise de Beaumont me tint sur les Fons de Baptême, & le Comte de S. Furcy fut mon parrain. Je n'amuserai point inutilement mes Lecteurs par les détails de mon enfance, & je dirai seulement que toute laide que j'étois, il se trouva que je ressemblois à mon pere, qui cependant pouvoit passer pour un assez bel homme: il étoit bien fait, & avoit beaucoup de physionomie, & l'on disoit de moi que je participois assez à ses avantages, & que la

nature me les avoit accordés pour me dédommager des disgraces de ma figure. Un dédommagement qui , de bonne heure, me fut plus précieux encore, ce fut la tendre amitié de mon pere : elle me consolait même des duretés de Madame de Villiers qui ne m'appelloit jamais que son vilain monstre. Des termes si humilians & mille autres mortifications qui m'étoient prodiguées par Madame de Villiers , que je n'osois même & ne pouvois appeller ma mere , me coûtoient tous les jours des larmes ameres : je les portois avec mes plaintes dans le sein de mon pere , & il me les faisoit oublier par ses caresses ; il est vrai qu'il ne me cachoit point le malheur d'avoir été si maltraitée de la nature ;

mais loin de vouloir me donner sur cela des dégoûts , il ne me parloit des graces qui me manquoient, que pour m'exciter à en acquérir de plus solides. Il étoit en état de me les communiquer , & tandis que Madame de Villiers ne s'occupoit que de ses plaisirs , il s'en fit un & même un devoir de m'instruire de toutes les connoissances utiles qu'il possédoit : il ne cherchoit pas , comme il me l'a dit souvent , à faire de moi une fille sçavante; il s'appliqua sur-tout à former mon cœur & mon jugement ; il me mit sur les voies de ce qu'il y a de plus agréable & de plus amusant dans la littérature , content s'il me mettoit en état de juger par moi-même des ouvrages dont le monde en général s'occu-

pe, ou s'amuse le plus. Mon pere m'a souvent flattée que j'avois profité de ses leçons, & j'en étois déjà si avide à l'âge de neuf ans où j'étois parvenue lorsque ma sœur aînée fut renvoyée de Paris à Villiers, que je ne fus pas même jalouse, ni de la préférence que Madame de Villiers lui donna, ni des dissipations qu'elle lui procuroit, ni des vains ornemens dont elle se plaisoit à parer les graces naturelles de sa fille chérie. J'avouerai qu'il n'en alla pas ainsi de sa beauté & des bons airs qu'elle avoit apportés de Paris; j'en fus humiliée, j'en fus même mortifiée: je tremblai sur-tout qu'elle ne me fit tort dans l'amitié de mon pere; sa tendresse étoit l'unique trésor que je possédasse au monde, cet-

te crainte me causa un sentiment douloureux que je m'efforçai de cacher , mais qui fut remarqué de mon pere ; mes larmes même me décelèrent, en coulant sans aucune raison apparente au milieu d'une lecture plus amusante que sérieuse , à laquelle toute l'attention de mon esprit se refusoit , en étant distrait par les mouvemens de mon cœur.

» Qu'avés-vous , ma fille , me
» dit mon pere , & pourquoi
» ces larmes dans un moment où
» les choses que vous lisés devroient éloigner de votre esprit toute idée triste ?

Ce peu de mots loin d'arrêter mes pleurs , les fit couler avec plus d'abondance , il me fut impossible de parler ; mon pere en fut allarmé . . . Expli-

„ qués-vous, me dit-il, ma chere
„ fille : vous a-t'on maltraitée ,
„ avés-vous à vous plaindre de
„ quelqu'un ? non , mon cher
„ pere , lui dis-je enfin ; mais par-
„ donnés-moi ces pleurs , c'est
„ vôtre amitié qui me les arra-
„ che , je crains de la perdre.

„ Eh ! qui peut vous inspirer
„ une pareille crainte , me ré-
„ pondit-il ? vous vous taisés : je
„ vous entens , ma fille ; vous
„ craignés que votre sœur plus
„ belle que vous , ne vous fasse
„ perdre la place que vous avés
„ dans mon cœur : écoutés-moi ,
„ ma chere fille , & rassurés-
„ vous contre une crainte si
„ mal fondée : votre sœur est
„ ma fille comme vous l'êtes , à
„ ce titre elle a les mêmes droits
„ que vous à mon amour , & si

24 LA LAIDEUR

„ j'étois capable de m'écarter
 „ d'une loi si naturelle, vous de-
 „ vriés vous-même en rappeler
 „ les devoirs dans mon cœur ;
 „ mais quelle que soit la tendresse
 „ que j'ai pour elle , elle ne fera
 „ jamais tort à celle que j'ai pour
 „ vous : je veux même vous di-
 „ re quelque chose de plus ,
 „ quelque égalité qu'il doive y
 „ avoir dans l'amour que je vous
 „ dois & que j'ai bien sincère-
 „ ment pour vous & pour elle ,
 „ je vous dois de plus une espé-
 „ ce de compensation pour les
 „ avantages que votre sœur a
 „ sur vous ; & il est un sentiment
 „ particulier pour vous dans
 „ mon cœur , que tout l'amour
 „ que j'ai pour elle ne peut ni
 „ éteindre ni égaler.

„ Ah ! mon pere , m'écriai-je
 en

» en l'embrassant , que je suis
» heureuse ! je le serois encore
» quand vous m'aimeriez moins
» que ma sœur ; il suffit que vous
» ne cessiez point de m'aimer ,
» & je serai toujours contente.
» Va , ma chere enfant , me dit
» mon pere en m'embrassant
» tendrement , sois tranquille
» sur ma tendresse pour toi , elle
» ne se démentira jamais ; tu se-
» ras un jour la consolation de
» ton pere , je veux être la tien-
» ne : ne crains point de répan-
» dre dans mon cœur toutes les
» petites peines du tien , ma ten-
» dre amitié sçaura les adoucir.

Cette assurance de mon pere,
& la confiance qu'elle m'inspi-
ra de bonne heure dans ses bon-
tés , me fut alors & m'a toujours
été d'un grand secours. Je pas-

I^e. Partie.

B

se sous silence toutes les mauvaises humeurs & toutes les mortifications que Madame de Villiers me fit essuyer dans mon enfance : elles augmentèrent considérablement dès que ma sœur aînée fut arrivée à Villiers; mais la tendresse de mon pere m'en dédommageoit toujours & me consolait de tout.

La belle de Villiers, car c'est ainsi que tout le monde nommoit ma sœur, tandis que ma mere avoit fait passer en coutume jusques dans ses sociétés, de ne m'appeller que le petit monstre; ma sœur, dis-je, se plaisoit à me mortifier & à m'humilier dans toutes les occasions. Elle mêloit même souvent de l'aigreur à ses railleries: elle avoit été gâtée de bonne heure par M. Desmoulins son grand-pere,

qui lui avoit perpétuellement laissé faire ses volontés. Madame de Villiers dont elle étoit l'idole , ne fit qu'ajouter à son orgueil , par les louanges éternelles qu'elle lui donnoit , & à son humeur impérieuse par les plus lâches complaisances ; & je puis dire de l'une & de l'autre, qu'elles étoient également le fleau de mon pere & le mien.

Avant d'entrer dans ce qu'il peut y avoir d'intéressant dans nos communes aventures, je pense qu'il n'est pas hors de propos de placer ici un léger crayon du caractère & de la figure de ma sœur , en faisant un court parallèle de ses qualités & des miennes.

Ma sœur étoit blonde , & j'étois très-brune ; elle étoit le por-

trait flatté de sa mere , j'étois celui de mon pere en laid ; elle avoit sur moi l'avantage de la beauté , j'avois sur elle celui de la taille : ses yeux étoient d'un bleu foncé , grands & bien fendus , mais sans feu sans vivacité , en un mot , de ces beaux yeux qui ne disent rien ; les miens étoient noirs , un peu couverts , assés grands pour être nommés tels , d'une vivacité singulière , & annonçoient plus d'esprit que je n'en avois peut-être en effet. Ma sœur avoit , sans contredit , le plus beau rein du monde ; le mien n'étoit pas ce qu'on appelle noir , mais il le paroissoit auprès du sien : elle avoit le nez un peu long , mais bien fait ; le mien étoit le plus joli trait de mon visage : ma sœur avoit la bouche

petite & charmante , les dents moins parfaites , quoique belles ; ma bouche étoit grande , mais parfaitement bien garnie : enfin , ma sœur , toute blanche qu'elle étoit , avoit la peau moins unie & moins douce que moi.

Quant à l'esprit , ma sœur en avoit peu : ses connoissances ne s'étendoient point au delà des pompons , des étoffes , des modes , & de tout ce qui sert à la parure des femmes : aussi décidoit-elle souvent tout de travers sur tout ce qui n'étoit pas de ce ressort , & pourtant elle aimoit à décider , parce quelle étoit toujours applaudie : pour moi avec un peu de bon sens & de jugement que je devois à la nature , & que mon pere avoit pris soin de cultiver , j'étois plus réservée , plus mo-

deste dans mes paroles, & peut-être ma retenue que Madame de Villiers traitoit à tout propos de bêtise, n'étoit que l'effet d'une timidité insurmontable & de la défiance de moi-même, qui m'étoient sans cesse inspirées par le mépris & les railleries perpétuelles que ma mere & ma sœur faisoient de mes discours & de ma personne.

Je crois même que je serois devenue tout-à-fait stupide, & même pour toute ma vie, sans les absences fréquentes de ma mere, & sans les entretiens réglés que j'avois tous les jours avec mon pere; c'étoit seulement vis-à-vis de lui que j'avois conservé quelque liberté de penser, & de m'expliquer sur mes pensées.

En faisant ici le portrait de ma sœur & le mien, j'ai fait sans y penser celui de la vie que je menai à Villiers pendant plus de deux ans, depuis que ma sœur y étoit arrivée. Pendant tout ce tems, Madame de Villiers fit de très-fréquens & quelquefois d'assés longs séjours au Château de Beaumont: ma sœur l'y accompagnoit toujours, & je pense qu'on ne m'y auroit pas fait faire trois ou quatre visites fort courtes, si la Marquise qui étoit ma marraine, n'avoit demandé & exigé même que je vinsse la voir, C'est dans ce peu de séjour que j'avois fait au Château de Beaumont, que je vis & connus plus particulièrement Mr. le Comte de St. Furcy mon parrain, & que je fis la connois-

fance de son fils. Comme le Comte avoit une sorte de raison de s'intéresser à moi , il daignoit s'entretenir avec moi toutes les fois que l'occasion s'en présentoit ; les caresses qu'il me faisoit, & ses bontés prévenantes surmonterent apparemment ma timidité , & je lui parus moins sotte & moins bête que Madame de Villiers ne me taxoit de l'être : ce fut à la bonne opinion qu'il prit alors de moi , & surtout de mon caractère, que je dûs le bonheur qui m'arriva dans la suite , & le changement qui s'est fait depuis dans ma fortune.

Ce fut à peu-près dans le tems dont je parle , c'est-à-dire , environ trois ans depuis l'arrivée de ma sœur à Villiers, que le Com-

te de St. Furcy, qui avoit apparemment soupçonné que je ne devois pas mener une vie fort heureuse chés mes parens, proposa, comme je l'ai appris depuis, à la Marquise de Beaumont de me donner pour compagne à Mademoiselle sa fille, qui avoit un an plus que moi. Mais cette Dame en fut détournée par ma mere elle-même, & encore par Mrs de Francheville ses parens, qui tous deux avoient pris plus que du goût pour la belle de Villiers ma sœur aînée.

Ce fut donc elle qui fut choisie contre le sentiment du Comte de St. Furcy, & un peu contre le gré de Mademoiselle de Beaumont; celle-ci jolie & aimable comme elle l'étoit, commençoit déjà à avoir un léger

sentiment de jalousie de la beauté de ma sœur , avec une sorte de dégoût pour son caractère de hauteur : caractère que son air de fierté & ses façons impérieuses ne décelloient que trop souvent. Quoiqu'elle n'eût que quelques mois au-delà de treize ans , lorsqu'elle fut placée auprès de Mademoiselle de Beaumont , elle avoit déjà plus de coquetterie & de manège que son âge n'en comportoit : je suis obligée de le dire , parce que ce fut-là l'origine & la cause de la plupart des événemens de notre histoire commune que j'ai entrepris d'écrire.

On peut m'oublier , & je vais m'oublier moi-même pendant près de deux ans , qui ne servirent pas peu à former & à étendre

mon esprit , ainsi qu'à augmenter mes connoissances ; mais qui ne changerent rien à mes petits malheurs domestiques, non plus qu'à l'affection & aux soins d'un pere tendre , qui faisoient toute ma consolation. Je ne dirai qu'un mot d'une maladie très-sérieuse que j'eus dans le cours de ces deux ans. Mon pere ne me quitta ni jour ni nuit , tant qu'elle fut dangereuse : Madame de Villiers au contraire parut peu dans ma chambre , ce ne fut jamais qu'en passant ; & elle montrait si peu d'intérêt à mon état, que toute accoutumée que j'étois à son indifférence , j'en fus souvent touchée jusqu'aux larmes. Un jour enfin que j'étois beaucoup plus mal , & qu'on me crut dans le dernier danger , le

Médecin qui étoit près de moi , excité sans doute par mon pere lui-même fit appeller , Madame de Villiers. Toute mourante que j'étois , j'entendois tout ce qui se disoit. Madame de Villiers dit en entrant qu'on eût bien pû se passer de la faire avertir , qu'elle n'aimoit point à voir un pareil spectacle : mais s'approchant de moi sans presque vouloir me regarder , quoique je fisse effort pour lui tendre les bras , elle me donna d'assés loin sa bénédiction , en me disant : « Conso-
» lés-vous , mon enfant , ce ne
» fera peut-être rien ; à votre
» âge on revient de loin. » Ensuite se tournant vers le Médecin , elle lui dit froidement :
» Vraiment , Monsieur , je la
» trouve fort mal Mada-

» me , lui répondit le Médecin ,
» il y a , comme vous l'avez fort
» bien dit , encore de l'espérance ;
» la bonté de son tempérament ,
» la jeunesse sont de grandes
» ressources..... Non , Monsieur ,
» répondit ma mere , c'est une
» fille morte ; hélas ! elle seroit
» bienheureuse de l'être : que
» voulés-vous que cela fasse au
» monde ?..... Mon pere ne put
retenir les mouvemens de son
indignation. » Eh ! Madame ,
» lui dit-il , quelle cruauté ! n'ê-
» tes-vous venue ici que pour hâ-
» ter la mort de ma malheureu-
» se fille ? allés au moins cacher
» chés vous votre barbarie &
» votre honte. »

Madame de Villiers sortit sans
rien répondre , ou du moins sans
qu'il me fût possible d'entendre

sa réponse : j'étois abîmée de douleur & inondée de mes larmes , peut-être me furent-elles salutaires ; je ne revis plus Madame de Villiers : les tendres soins de mon pere me firent oublier sa dureté ; ceux du Médecin me rappellerent à la vie.

On peut donc désormais m'oublier pour quelque tems comme je viens de le dire ; mais on doit se souvenir pour l'éclaircissement des deux ans que ma sœur aînée passa près de Mademoiselle de Beaumont , que le Marquis son pere avoit un fils du premier lit qui avoit alors près de vingt ans ; que M. le Comte de St. Furcy avoit un fils à peu-près du même âge , & une fille qui pouvoit avoir environ quinze ans , & qui étoit élevée à Paris dans un Couvent.

On se rappellera aussi que le Vicomte & le Chevalier de Francheville , parens de la Marquise de Beaumont , tous deux freres , tous deux jeunes , tous deux avancés dans le Service , faisoient de longs séjours au Château de Beaumont , & qu'ils avoient contribué à faire préférer ma sœur pour être placée auprès de leur jeune parente.

Il est encore nécessaire de sçavoir que l'intimité du Marquis de Beaumont & du Comte de S. Furcy étoit telle, qu'ils avoient médité de longue main de faire une double alliance , en donnant Mademoiselle de Beaumont au jeune Marquis de S. Furcy , & la sœur de celui-ci au jeune Comte de Beaumont. Cet arrangement n'étoit pas ab-

follement du goût de la Marquise de Beaumont : elle avoit au contraire secrètement envie de faire épouser sa fille qui devoit être un très-bon parti, au Vicomte de Francheville son parent , & elle avoit adroitement disposé le cœur de Mademoiselle de Beaumont à prendre du goût pour le Vicomte.

Toutes ces personnes étoient chés le Marquis de Beaumont , & telles étoient les vûes de chacun d'eux , lorsque ma sœur qu'on n'appelloit pas autrement que la belle de Villiers , fut installée comme compagnie auprès de Mademoiselle de Beaumont. Toute la belle jeunesse qui composoit alors cette aimable société, s'empressa d'offrir son encens & ses hommages à la belle de

Villiers : de l'humeur & du caractère dont elle étoit , on ne peut douter qu'elle n'en fût flattée, & qu'elle n'eût déjà l'art de les ménager ; mais parmi ces hommages, il en étoit de plus sérieux les uns que les autres : ceux du jeune Comte de Beaumont & du Vicomte de Francheville furent de cette espèce. Le jeune Comte de S. Furcy qui étoit extrêmement raisonnable pour son âge , qui d'ailleurs sçavoit être destiné à épouser Mademoiselle de Beaumont; le Chevalier de Francheville même qui étoit en secret amoureux de cette Demoiselle , se contentoient de louer les appas de la belle de Villiers sans montrer qu'ils y prissent beaucoup d'intérêt. La vanité de ma charmante sœur

fut d'abord moins satisfaite des conquêtes qu'elle avoit faites , qu'elle n'étoit piquée de celles qu'elle voyoit échapper à ses charmes : elle mit tout en œuvre pour les attirer dans ses chaînes ; mais voyant enfin que c'étoit à pure perte qu'elle leur faisoit des agaceries & peut-être des avances , elle les méprisa à son tour , chercha même à leur nuire dans l'esprit de Mademoiselle de Beaumont , & mit tous ses soins à se conserver les deux cœurs qu'elle avoit touchés. Elle préféroit à la vérité en secret le Comte de Beaumont ; mais l'honneur d'enlever le Vicomte de Francheville à l'aimable Mademoiselle de Beaumont qui en étoit réellement éprise , flattoit trop la belle de Villiers pour

qu'elle n'y employât pas tout l'art dont elle étoit capable.

Je rends un compte d'autant plus exact & d'autant plus certain de toutes ces circonstances, que je les appris dans la suite, & dans le plus grand détail, de la personne qui y avoit été intéressée.

Ces manéges ne produisirent dans la première année que quelques jalousies cachées, & que de petites tracasseries de peu d'importance ; une absence de Mrs de Francheville pendant près de sept à huit mois rétablit la tranquillité dans le Château de Beaumont : comme la France étoit alors en paix, le jeune Comte eut tout le tems de faire valoir ses droits sans obstacle ; le fils de M. le Comte de S. Furcy faisoit

affidûement sa cour à Mademoiselle de Beaumont, & le frere de celle-ci avoit de très-fréquentes occasions de faire la sienne avec avantage à la belle de Villiers : aussi crut-il pouvoir se flatter de posséder le cœur de sa Maîtresse. Cependant , lorsque l'année suivante Mrs de Francheville revinrent à Beaumont , les choses changerent de face : ma sœur se mit aussi-tôt en tête de reprendre tous ses droits sur le cœur du Vicomte ; elle croyoit avoir pris assés d'empire sur celui de M. de Beaumont , pour se persuader que même sans garder de certaines mesures, elle seroit toujours assés habile pour lui en faire à croire. Mais elle avoit besoin de plus d'esprit qu'elle n'en avoit , pour ménager

avec assés d'adresse & de secret
une double intrigue entre deux
Amans qui pouvoient se parler
& s'éclaircir à toute heure.

J'ai sçu à n'en pouvoir douter,
que ma mere étoit dans la confi-
dence de tout ce manége, &
que ma sœur ne s'y étoit con-
duite que par ses conseils; ce fut
peut-être un bonheur pour elle:
car il étoit bien dangereux pour
sa vertu d'avoir tout à la fois à
résister à son propre penchant
pour le Comte de Beaumont,
& aux attaques du Vicomte de
Francheville, jeune homme plus
expert aux mysteres de l'Amour,
& qui n'avoit en vûe que de pro-
fiter de ses foiblesses. Je dois ren-
dre justice à Madame de Vil-
liers: je suis assurée qu'elle n'au-
torisa ce double emploi du cœur

de sa fille , que dans l'espérance de lui procurer un établissement honorable ; & ma sœur ne fut pas malheureuse , lorsque cette intrigue fut découverte , de n'être soupçonnée & accusée que d'une étourderie de jeunesse. Il ne s'en fallut rien cependant que cette étourderie ne produisît des effets sinistres. Comme ma mere n'avoit assurément d'autre vûe que de marier avantageusement sa chere fille , elle lui avoit apparemment inspiré de s'attacher celui de ses Amans dans lequel elle trouveroit un goût plus décidé pour elle , un sentiment plus vif & plus emporté , & de se l'attacher de la façon qu'il ne fût plus le maître de s'en dédire : c'est-là sans doute ce qui servit de regle à la belle de Villiers ,

lorsqu'après le départ de Mrs de Francheville , le jeune Comte de Beaumont qui en avoit été jaloux , pressa ma sœur de s'expliquer. Elle lui déclara à la vérité le goût qu'elle avoit pour lui ; mais en même-tems elle lui laissa entrevoir que le Vicomte lui offroit sa main & sa fortune , & que n'osant en espérer autant de lui , il n'étoit pas naturel qu'elle lui sacrifiât un aussi brillant & aussi riche établissement. Il en eût fallu moins que cela pour déterminer un jeune homme qui avoit encore peu d'expérience ; le Comte jura donc à la belle de Villiers qu'il n'avoit jamais eu d'autre dessein que celui de l'épouser , & s'offrit de lui en donner sur le champ la promesse , pourvu qu'elle fût réciproque en-

tr'eux. Cette bizarre promesse de deux jeunes gens qui n'étoient point en âge de disposer d'eux-mêmes avoit, à ce qu'on prétend, été dressée par Madame de Villiers elle-même ; mais quoiqu'il en soit, elle avoit été écrite & signée mutuellement par l'un & par l'autre, & ils s'étoient réciproquement remis ce frivole gage de leur tendresse long-tems avant le retour de Mrs de Francheville.

Il y a quelque apparence que Madame de Villiers qui fut dépositaire de cet Acte informe, se douta bien que sa Fille n'en tireroit jamais un avantage réel : peut-être même sentit-elle quelque reproche secret sur l'usage qu'elle faisoit de la confiance que le Marquis & la Marquise
de

de Beaumont avoit en elle ; mais enfin , au retour du Vicomte , qui étoit majeur & maître de disposer de lui , ma Sœur fut apparemment conseillée de faire ses efforts pour tirer une pareille promesse de sa part : en tout cas , c'étoit conseiller une démarche bien indiscrette , pour ne rien dire de plus , & en confier la conduite à une personne bien mal-adroite. En effet , ma Sœur sans trop se mettre en peine de la jalousie & des reproches du jeune Comte de Beaumont , porta tous ses égards & toutes ses minauderies du côté du Vicomte ; celui-ci reprit aisément les erremens d'une passion de convenance qu'il avoit peut être oubliée pendant son absence , quoiqu'il protestât le contraire. Dès

I. Partie.

C

que la belle de Villiers le crut au point , où elle avoit voulu l'amener , au premier reproche que lui fit le Vicomte sur les assiduités du jeune de Beaumont, elle lui avoua que le Comte lui avoit donné une promesse de Mariage , & s'offrit de la lui sacrifier , ainsi que le Comte lui-même , s'il vouloit lui en donner une pareille. Le Vicomte sentit toute l'importance de cette découverte , & feignit d'accepter la proposition qui lui étoit faite. Ma Sœur en donna sur le champ avis à sa Mere , qui étoit alors à Villiers ; elle la prioit par la Lettre qu'elle lui écrivit , de lui renvoyer la promesse du Comte qu'elle étoit forcée de lui remettre , pour retirer celle qu'elle lui avoit donnée , pro-

mettant à sa Mere de lui en confier incessamment une plus solide de la part du Vicomte. Madame de Villiers donna elle-même dans le piège qui étoit tendu à sa Fille : la promesse du Comte lui fut renvoyée, avec des instructions pour se conduire prudemment avec le Vicomte ; mais ces instructions devinrent inutiles par l'adresse de M. de Francheville. La belle de Villiers n'eut pas plutôt reçu la réponse de sa Mere , que profitant d'un moment où le Comte de Beaumont étoit allé chasser dans le Parc , ou peut-être promener sa jalousie , elle joignit M. de Francheville , & lui fit voir la promesse dont elle lui avoit parlé. La crainte d'être surprise l'engagea même à la lui confier ; mais

lorsqu'elle voulut la reprendre , le Vicomte lui dit sans affectation , que s'il falloit qu'il lui en fit une pareille , il étoit nécessaire qu'il gardât celle du Comte pour lui servir de modèle : ma Sœur ne consentit à la lui laisser qu'avec répugnance ; mais il fallut bien y consentir au point où elle croyoit avoir mis ses affaires.

Le Vicomte de Francheville ne fut pas plutôt Maître de cette Pièce intéressante pour le Marquis de Beaumont & pour son Fils , que dans la crainte d'attirer au jeune Comte les reproches de sa famille , il prit le parti de l'aller chercher lui-même dans le Parc. Il y eut fait à peine quelques tours , qu'il découvrit le Comte assis au pied d'un

arbre , & dans l'attitude d'un homme qui rêve profondément. Il avoit pour toutes armes son fusil près de lui , & M. de Francheville n'en avoit aucunes : il étoit déjà fort près du Comte lorsqu'il en fut apperçu ; & comme celui-ci étoit véritablement fort occupé de sa jalousie , il se leva brusquement , & dit au Vicomte : » Qui peut vous amener » ici , Monsieur ? venez-vous me » faire part de vos succès auprès » de Mademoiselle de Villiers ? » je vous avoue que je ne suis » pas d'humeur à les enten- » dre

» Mon cher Comte , lui dit » Francheville , je ne me pré- » sente à vous ni dans l'intention » ni en état de vous braver ; je » viens au contraire , pour vous

» rendre le plus signalé service
» que je serai peut-être jamais
» en état de vous rendre.

» De quoi est-il question , dit
» le Comte , avec un peu d'éton-
» nement ?

» Il est question , dit Fran-
» cheville , de Mademoiselle de
» Villiers ; elle vous trompe :
» vous avez eu la bonté , ou
» plutôt la foiblesse de lui faire
» une promesse de Mariage.....

» Qu'entends-je , dit le Com-
» te , & qui a pû vous faire une
» pareille confidence ?

» Elle-même , Monsieur , ré-
» pondit le Vicomte : elle a fait
» plus ; elle me l'a sacrifiée , &
» je vous la rapporte. La voici ;
» recevez-là d'un ami qui.....

» Arrêtez , dit le jeune Beau-
» mont avec un sang froid , qui

» étonna Francheville : ce n'est
» point ainsi que ce gage de mon
» amour doit m'être remis ; c'est
» les armes à la main que je dois
» vous l'arracher avec la vie.

» Ecoutez - moi de grace ;
» ajouta Francheville ; je renon-
» ce pour jamais.

» Point de lâcheté, Monsieur,
» interrompit le Comte : la co-
» lère dont je suis animé , ne
» m'en fera point faire , conti-
» nua-t'il , en reprenant son fusil
& le tirant en l'air. » Mais je
» vais vous attendre à la Porte
» du Parc ; venez-y en état de
» vous défendre , ou je perds
» toute l'opinion que j'ai eue de
» vous.

» Comte , à quoi pensez-vous ,
» où me réduisez-vous , s'écrioit
» Monsieur de Francheville , en

poursuivant inutilement le jeune Beaumont, qui regagnoit promptement le Château, sans vouloir rien entendre ? Le bonheur de l'un & de l'autre permit que ces paroles du Vicomte, qu'il répéta plusieurs fois assez haut, pour que le Comte qui s'éloignoit pût les entendre, furent au moins entendues par le vieux Comte de S. Furcy que le hazard avoit conduit dans le Parc, & qui ayant entendu un coup de fusil, s'étoit approché du lieu d'où le coup étoit parti : il apperçut M. de Franchéville ; le désespoir étoit peint sur son visage, & dans son attitude, il étoit resté immobile, levant les yeux & les bras au Ciel, lorsque M. de S. Furcy s'approcha de lui.

» Quel est l'état où je vous
» vois , mon cher Vicomte , lui
» dit-il ? j'en suis allarmé : hélas !
» vous seroit-il arrivé quelque
» malheur que je n'ose prévoir ?
» parlez , dites-moi prompte-
» ment de quoi il peut être ques-
» tion ; un coup de fusil , votre
» désespoir , votre silence ! ah , je
» tremble d'avance de ce que
» vous allez m'apprendre.

» Ah , Monsieur , lui dit le
» Vicomte , je suis le plus mal-
» heureux des hommes ; mais
» n'ayez aucune inquiétude , je
» n'ai rien de sinistre à me re-
» procher , & l'état où vous me
» trouvés est plutôt l'effet de
» mes craintes , que celui de
» mon repentir : il est vrai que
» la situation présente de mon
» ame est douloureuse pour un

58 LA LAIDEUR

„ homme de cœur. J'ai besoin
 „ de conseil , Monsieur , & per-
 „ sonne ne pouvoit s'offrir à moi
 „ qui fût plus propre que vous à
 „ m'inspirer la conduite que je
 „ dois tenir. Voyés , Monsieur ,
 „ dans quelle extrémité je me
 „ trouve réduit ; il faut , ou que
 „ j'offense M. le Marquis de
 „ Beaumont dans ce qu'il a de
 „ plus cher au monde , ou que
 „ je passe pour un lâche dans
 „ l'esprit de son Fils. Je sçais que
 „ je puis éviter le premier de ces
 „ malheurs , par une indiscré-
 „ tion que je ne puis me résou-
 „ dre à faire : car enfin , cette
 „ indiscretion même blessera le
 „ Marquis par un endroit bien
 „ sensible ; elle m'aliénera pour
 „ toujours le Comte , & me ren-
 „ dra méprisable à ses yeux. En

» un mot, elle peut perdre d'hon-
» neur une jeune personne , &
» faire un tort irréparable à tou-
» te une famille , qui mérite de
» ma part de la considération &
» des égards.

» Je vous entends , Monsieur,
» répondit le Comte ; c'est Ma-
» demoiselle de Villiers , qui est
» la funeste cause de votre que-
» relle & de votre trouble : je l'a-
» vois prévu, c'est contre mon avis
» qu'elle a été admise dans cette
» maison ; sa Sœur eût été plus
» convenable de tout point. Mais
» enfin , puisque le hazard m'a
» amené ici , & que vous da-
» gnés prendre en moi quelque
» confiance , j'espère qu'avec un
» peu de prudence nous pour-
» rons mettre ordre à tout , sans
» blesser la sensibilité, l'honneur,

» la réputation , ni les intérêts
» de personne : dites-moi donc
» avec franchise , à quel terme
» vous en êtes avec le Fils du
» Marquis.

» Hélas , Monsieur , répondit
» le Vicomte , j'étois venu ici
» dans le dessein de le désabuser,
» de le servir même : il n'a point
» voulu m'entendre , il s'est livré
» tout entier à sa jalousie & à sa
» fureur ; & comme nous étions
» tous deux sans armes , il a tiré
» en l'air le coup dont le bruit
» est venu jusqu'à vous , & m'a
» sommé de me rendre avec mon
» épée à la porte du Parc , pour
» lui faire raison d'une injure
» prétendue que je n'ai jamais
» eu intention de lui faire , &
» que mon discours n'auroit pas
» dû lui laisser soupçonner.

» C'est allés , mon cher Fran-
» cheville , lui dit le Comte , je
» ne vous demande rien de plus :
» allés prendre votre épée , je
» vous attends ici , nous nous
» rendrons ensemble au champ
» de bataille ; je compte bien
» qu'il n'y aura point de sang
» répandu , & que vous & M.
» de Beaumont en sortirez bons
» amis. «

Tandis que le Vicomte s'étoit entretenu avec M. de S. Furcy , & pendant le tems qu'il mit à aller chercher ses armes , il s'étoit passé au Château une autre scène : le jeune Comte y étoit entré furieux ; il avoit été sur le champ chercher la belle de Villiers pour lui faire des reproches amers , mais il la trouva chés sa sœur. Mademoiselle de Beau-

mont s'apperçut de l'altération de son visage , & la colére qui y régnoit ne put lui échapper. Le Comte ne put dire que quelques mots en particulier à ma Sœur ; celle-ci fit un cri , en lui disant : Ah , Monsieur , qu'allés-vous faire ? & le Comte étant parti sans vouloir rien entendre de plus , Mademoiselle de Beaumont demanda à ma Sœur ce que signifioit son exclamation & le prompt départ de son Frere. Heureusement la belle de Villiers étoit trop émûe , pour être assés dissimulée.

„ Ah , Mademoiselle , s'écria-
 „ t'elle , Monsieur votre Frere
 „ va se battre avec M. de Fran-
 „ cheville Mademoiselle
 de Beaumont fut frappée de ce
 peu de mots comme d'un coup

de foudre ; mais son étonnement ne lui ôta ni sa force ni sa présence d'esprit : sans rien répondre à la belle de Villiers , elle vola chés le Marquis son Pere ; elle l'avertit en deux mots de ce qui se passoit. Celui-ci ne perdit pas le tems en réflexions , & courut à l'appartement de son Fils : le jeune Beaumont s'y étoit arrêté pour donner ordre à ses gens de lui conduire des chevaux à la porte du Parc à tout événement ; en sorte que le Pere & le Fils se rencontrèrent dans le moment que celui-ci sortoit avec précipitation pour aller au rendez-vous qu'il avoit donné au Vicomte.

„ Où courés-vous avec tant
 „ de diligence, mon Fils, lui dit
 „ le Marquis ?

„ Je vais , répondit le Com-
„ te , retrouver promptement le
„ Vicomte de Francheville qui
„ m'attend dans le Parc. “ Il dit
ceci avec tant d'émotion , que
le Marquis ne douta point de la
vérité des avis que sa Fille ve-
noit de lui donner.

„ Arrêtés , dit-il , à son Fils :
„ pourquoi cette épée , & l'agi-
„ tation dans laquelle je vous
„ vois : Répondés-moi , mon Fils ?
„ je ne suis point homme à vous
„ interdire les procédés de l'hon-
„ neur ; mais je veux sçavoir à
„ qui vous avés à faire.

„ Mon Pere , dit le Comte
„ avec fureur , c'est au Vicomte
„ de Francheville : il vient de
„ m'insulter de la façon la plus
„ outrageante ; & je ferois dès-
„ honoré , si je n'en tirois raison ,

„ Vous m'étonnés , dit froidement le Marquis : je connois la sagesse de Francheville ; mais s'il est vrai qu'il se soit échappé avec vous , venez , je veux être moi-même le témoin de la façon dont vous sçavés repousser une injure.

„ Ah , mon Pere , y pensés-vous , dit le Comte ? M. de Francheville croira que.....

„ Ne craignés rien , mon Fils , interrompit le Marquis ; je lui parlerai de façon qu'il ne nous soupçonnera ni l'un ni l'autre d'être capables d'une lâcheté.

„ Mais , mon Pere , voulut ajouter le Comte.....

„ Prenés votre parti , mon Fils , continua le Marquis ; je ne vous quitterai point que votre affaire ne soit vuidée.

Il fallut obéir : le Pere & le Fils s'acheminèrent vers la porte du Parc ; le Vicomte avoit eu le tems de rejoindre le Comte de S. Furcy , & ils étoient déjà tous deux au rendés-vous , quand le Marquis y arriva avec son Fils.

„ Que vois-je , dit le Mar-
 „ quis en riant au Comte de
 „ S. Furcy ? ceci a tout l'air d'une
 „ partie quarrée , & je n'ai point
 „ mal fait de vouloir servir de
 „ second à mon Fils , puisque
 „ le Vicomte vous a choisi pour
 „ le sien.

„ Commençons par nous em-
 „ brasser , mon cher Marquis ,
 „ dit M. de S. Furcy : nous ne som-
 „ mes point de trop ici ; mais
 „ avant que nous prenions parti
 „ dans la querelle de ces Mes-
 „ sieurs , il est bon que nous

„ soyons informés de leurs griefs :
 „ notre expérience peut bien
 „ nous faire regarder comme Ju-
 „ ges compétens du point d'hon-
 „ neur entre deux champions de
 „ leur âge.

„ Ah , Monsieur , dit au Mar-
 „ quis le Vicomte de Franche-
 „ ville , en mettant son épée à
 „ ses pieds , ne pensés pas que
 „ rien au monde eût pû me for-
 „ cer à me mesurer contre Mon-
 „ sieur votre Fils : bien-loin d'a-
 „ voir voulu l'offenser , Mon-
 „ sieur le Comte de S. Furcy
 „ sçait quelle étoit mon inten-
 „ tion ; je lui ai exposé mon ame
 „ toute nue. Il sçait.

„ Arrêtés , Monsieur , dit le
 „ Comte de Beaumont ; puisque
 „ vous avés révélé mon secret ,
 „ je ne veux pas du moins que

„ mon Pere l'apprenne d'un autre que de moi. Oui , mon Pere ; continua-t'il , j'aime Mademoiselle de Villiers.

Le Vicomte voulut en vain l'interrompre , pour l'assurer que personne n'avoit connoissance de son secret : le Comte de S. Furcy qui étoit bien-aïse d'en être instruit , arrêta lui-même M. de Francheville ; & enfin le jeune Comte de Beaumont continua d'informer son Pere & le Comte de S. Furcy des particularités qu'ils ignoroient. Il avoua tout , ses transports , la jalousie qu'il avoit conçue contre le Vicomte, la fureur enfin dont il venoit d'être agité à la vûe de la promesse de Mariage qu'il avoit donnée à Mademoiselle de Villiers , & qu'elle avoit sacrifiée à son

Rival. A ce mot de promesse de Mariage , le Marquis ne put retenir sa juste colére.

„ Comment , Monsieur , dit-il à son Fils , au mépris de mon autorité vous avés eu le front d'engager votre foi par une promesse ? que pensera de vous M. le Comte , qui a bien voulu vous faire l'honneur de vous promettre sa Fille ? allez, Monsieur , vous cessés d'être digne d'elle & de moi.

„ Es-tu content, Francheville, dit le jeune Beaumont ? ton indiscretion m'ôte à la fois une Maîtresse , l'amour de mon Pere & les bontés de Monsieur le Comte.

„ Cessés de m'outrager , Monsieur , lui répondit le Vicomte. J'atteste ici Monsieur le Comte

„ de S. Furcy : il peut vous ren-
„ dre témoignage de ma discrétion ; il ignorerait sans vous ,
„ & tout le monde auroit ignoré
„ ce que mon amitié avoit voulu
„ faire pour vous , & le tort que
„ vous m'avez fait vous-même ,
„ en jugeant mal de mon procédé. Ce n'est point moi , Monsieur , qui ai surpris à Mademoiselle de Villiers le secret
„ de vos promesses ; c'est elle qui
„ m'en a fait la confidence , en
„ m'offrant de me les sacrifier ,
„ si je voulois m'engager moi-même avec elle par une promesse
„ semblable. Cette proposition
„ m'a indigné ; & je n'ai feint de
„ vouloir y réfléchir que pour
„ avoir en main cette promesse ,
„ vous la remettre , & vous faire
„ sentir par mes discours & par

„ mon exemple , combien l'objet
 „ de nos vœux étoit indigne des
 „ sentimens que nous avions pour
 „ elle.

Le jeune Comte fut en ce moment si confus de son indiscretion & de ses erreurs, qu'il tomba successivement aux genoux de son Pere & à ceux du Vicomte de Francheville, pour demander pardon à l'un , & faire à l'autre les excuses les plus touchantes de sa vivacité & de son étourderie : il avoua qu'il en coûtoit à son cœur pour renoncer à Mademoiselle de Villiers ; mais pour assurer mieux le retour sincère de sa raison , il remit au Marquis la promesse que ma Sœur lui avoit donnée : il engagea le Vicomte à en faire autant de la sienne ; mais il demanda en grace

à son Pere que cette aventure ne pût jamais faire tort à M. & à Madame de Villiers dans son amitié, & qu'on ne leur révélat point le mystère qui venoit d'être découvert. M. le Comte de S. Furcy qui avoit une estime singulière pour mon Pere & une vraie amitié pour moi, plaida lui-même en notre faveur; & enfin le Marquis content de son Fils, lui rendit toute sa tendresse, & promit tout ce qu'on exigeoit de lui, autant par égard pour mon Pere & ma Mere, qu'en considération de nos Protecteurs: mais il fut arrêté entr'eux, que la belle de Villiers seroit renvoyée dans sa famille. Je n'ai jamais bien sçû ce qui se passa, lorsque ces quatre Messieurs revinrent

au Château, ni le jour qui suivit cette aventure : il y a apparence que la belle de Villiers n'y fut pas aussi fêtée qu'elle avoit coutume de l'être ; mais enfin le lendemain de bonne heure ma mere reçut un billet de la Marquise de Beaumont , qui lui envoyoit une voiture , & l'invitoit à venir le jour même dîner avec elle. La Marquise lui recommandoit de me prendre avec elle, & de faire apporter en même tems ce qui pouvoit m'être nécessaire pour faire quelque séjour à Beaumont , lui faisant entendre qu'étant sa filleule , il étoit juste que je vinssse à mon tour tenir compagnie à Mademoiselle sa fille. Madame de Villiers n'eut pas plutôt reçu cette Lettre , qu'elle me fit appeller , & me dit d'un

II. Partie.

D

ton plein de hauteur & de colere, en me donnat la Lettre de la Marquise : « Tenés, Mademoi-
» selle , lisés ; voila apparem-
» ment l'effet de vos manéges,

Je lus cette Lettre en tremblant , & je fus si étonnée de ce qu'elle contenoit que je croyois me tromper ; je n'en fus pas même flattée,

Quoique j'eusse à souffrir de la dureté & de l'humeur de Madame de Villiers , je me tenois si heureuse de jouir de toute la tendresse de mon pere , que je vis avec effroi qu'il étoit question de m'en séparer , peut-être pour long-tems. Ce sentiment se joignit à la nécessité où j'étois de détruire les soupçons que ma mere me faisoit entrevoir , & je lui répondis sans hésiter après

avoir lû la Lettre de la Marquise:

» En vérité, Madame, je n'ai
 » nulle part à ce que Madame
 » de Beaumont vous écrit; je n'y
 » ai point contribué, & je puis
 » vous assurer que sa bonté mas-
 » flige plus qu'elle ne me flatte: je
 » sçais ce qu'il faut que je quit-
 » te, & j'ignore ce que je trou-
 » verai. En un mot, je conviens
 » avec vous que ma sœur est
 » plus faite que moi, pour vivre
 » & pour réussir dans ce grand
 » monde. Enfin vous êtes la
 » maîtresse de disposer de nous,
 » & je serai très-contente de de-
 » meurer ici, si vous l'ordonnés.

» Il n'est pas question ici, me
 » dit Madame de Villiers, de
 » ce qui peut vous plaire, ou
 » vous contenter: on sçait bien
 » que vous n'êtes pas faite pour

» vous montrer ; mais enfin ;
» puisque Madame la Marquise
» est curieuse d'avoir un si joli
» bijou dans sa maison , allés
» vous préparer à partir avec
» moi ; je vous suis caution que
» vous n'y resterez pas longtems.

Je sortis sans rien répondre ;
j'allai d'abord trouver mon pere,
& je lui appris , les larmes aux
yeux , le contenu de la Lettre de
la Marquise , & l'ordre que je
venois de recevoir de ma mere :
il m'en parut aussi touché que
moi , & resta quelque tems rê-
veur & interdit à cette nouvelle ;
puis me prenant dans ses bras
avec sa tendresse ordinaire :

» Hélas ! s'écria-t-il , j'ai bien
» lieu de craindre que votre
» sœur , avec ses hauteurs , ne se
» soit attiré quelque disgrâce :
» ce doit être une leçon pour

» toi , ma chere fille ; car enfin
 » tu dois accepter les offres de
 » la Marquise , & chercher à te
 » rendre digne de son amitié &
 » de la considération de toute
 » une maison respectable : tu y
 » réussiras , ma chere enfant ,
 » ton caractere m'en est caution ;
 » & j'ai besoin des espérances
 » que je conçois de ta meilleure
 » fortune , pour me résoudre ,
 » comme je le fais , à sacrifier la
 » douceur de ma vie présente à
 » la confiance que j'ai dans ta
 » bonne conduite. »

Je n'étois point en état de répondre à mon pere ; je ne sentoie que la douleur de le quitter , & cette douleur m'ôtoit tout autre sentiment , & le pouvoir de l'exprimer elle-même autrement que par mes larmes.

Mon pere n'étoit pas moins sensible que moi à notre séparation ; mais il avoit plus de force d'esprit & plus de courage : il me conseilla d'aller promptement me disposer au départ , pour ne faire point attendre ma mere , qui n'avoit pas besoin de cette raison pour prendre de l'humeur contre moi. J'obéis , je me rendis chés ma mere. Mon pere y vint au moment que nous allions partir. Madame de Villiers lui fit voir la Lettre de la Marquise , en lui disant : « Je ne » sçais pas ce qu'elle veut faire » de ce petit monstre-là : je crois » qu'elle en sera bien-tôt lasse.

» Hé ! Madame , répon- » dit mon pere , pourquoi » vouloir sans cesse humilier » cette pauvre enfant ? croyés-

» moi , la figure est moins né-
 » cessaire que vous ne le pen-
 » sés pour réussir à mériter l'esti-
 » me du monde ; les bonnes qua-
 » lités du cœur & de l'esprit que
 » je lui connois , y deviennent
 » souvent plus utiles , & je
 » me promets de sa part une con-
 » duite qui suppléera de reste à
 » ce qui lui manque.

Ma mere ne répondit à cela
 qu'en haussant les épaules , &
 & nous partimes. En arrivant au
 Château de Beaumont , ma mere
 me conduisit à l'appartement de
 la Marquise , que je n'avois point
 vûe depuis sept à huit mois. Ma-
 demoiselle de Beaumont & ma
 sœur étoient chés elle : le pre-
 mier compliment de ma mere
 fut de dire à la Marquise :

» En vérité , Madame , il ne

» falloit pas moins que vos or-
» dres , pour vous amener ma
» fille cadette ; elle n'est point
» de figure à devoir être pro-
» duite dans le monde.

» Pourquoi donc , -Madame ,
» lui répondit la Marquise ? je
» la trouve très - grandie & bien
» faite ; son tein même s'est fort
» éclairci , & si elle n'est pas
» aussi belle que sa sœur , elle a
» une physionomie & des yeux
» d'esprit , qui la dédommagent
» bien de ce qui peut manquer à la
» grande régularité de ses traits.
» Venés, ma chere filleule, que je
» vous embrasse , continua la
» Marquise ; quoiqu'on en puisse
» dire , j'aime beaucoup votre
» figure. » Elle me présenta en-
suite à sa fille , qui d'elle - mê-
me vint m'embrasser avec viva-

cité , & même avec transport ,
 en me disant , d'un air tendre &
 satisfait : « Je vous suis bien obli-
 » gée , Mademoiselle , de l'hon-
 » neur que vous voulés bien me
 » faire de demeurer quelque tems
 » avec moi : j'ai une grande obli-
 » gation à Madame de Villiers ,
 » d'avoir bien voulu le permet-
 » tre , & à ma mere de l'avoir
 » souhaité.

Je répondis à ces politesses
 avec autant de timidité que
 d'embarras : j'allai ensuite em-
 brasser ma sœur , qui me reçut
 assés froidement , & me paroissoit
 consternée. J'ignorois alors tout
 ce que je viens de rapporter ;
 mais je l'appris bien-tôt après , de
 Mademoiselle de Beaumont &
 du Comte de S. Furcy.

Enfin on se rassembla pour dî-

D. v.

ner, & je fus beaucoup plus fêtée que je ne m'étois attendu à l'être, tout le monde s'étant empressé à me faire caresse, & même à féliciter Mademoiselle de Beaumont sur l'aimable compagnie qu'elle alloit avoir. Ma mere répondoit pour moi aux complimens que je recevois, & le faisoit de façon à me persuader qu'on se mocquoit de moi, ou qu'on cherchoit du moins à me flatter, par complaisance pour la Marquise, & pour Madame de Villiers. M. le Comte de S. Furcy qui étoit mon Parrain, fut un des plus ardens à me marquer de l'estime & de l'amitié; il m'appella sa fille, & me traita toujours comme si je l'avois été en effet. Tout le monde dut s'appercevoir que

ma mere souffroit mes succès avec impatience : elle ne laissoit échapper aucune occasion de m'humilier , & j'avois la secrette satisfaction de voir que tout le monde prenoit ma défense. Après le dîner , M. le Marquis & Madame la Marquise de Beaumont eurent un entretien secret dans l'appartement du Marquis avec ma mere & ma sœur , dont rien n'est jamais venu à ma connoissance ; tout ce que j'appris, c'est qu'étant remontée en carrosse sans revoir la Compagnie avec laquelle j'étois restée , on avoit vû ma mere sortir de chés le Marquis avec une espèce de fureur & le visage enflammé de colere , & ma sœur avec les larmes aux yeux. J'ai sçu depuis par mon pere que la Marquise

avoit fait un présent assés considérable à ma sœur.

Après avoir vécu presque ignorée jusqu'à l'âge de quatorze ans passés, me voici enfin à mon tour en place & en état de me faire connoître. Le succès que j'avois eu a mon entrée au Château de Beaumont se soutint, & parut même s'augmenter, à mesure que j'eus plus de liberté d'y développer mon caractère, & quelques talens que je ne devois qu'à la nature. Comme on m'avoit dit sans cesse que j'étois un monstre, je me l'étois persuadé, & j'avois employé tous mes soins à cultiver quelques dons naturels, & à acquérir tout ce que j'avois imaginé qui pouvoit me rendre supportable à la société. J'étois née gaie & vive, sans

avoir presque jamais osé le paroître. J'avois beaucoup de voix : j'en avois fait peu d'usage , & j'ignorois qu'elle fût belle ; je n'appris même que par les éloges de la Marquise & de Mademoiselle sa fille , qu'elle avoit presque tous les agrémens qu'on acquiert si difficilement à force d'art & de culture. Mademoiselle de Beaumont qui avoit elle-même une très-belle voix , & qui avoit eu l'avantage d'être perfectionnée dans la Musique , & pour le Clavecin , par les plus grands Maîtres ; Mademoiselle de Beaumont , dont je devois être la complaisante , eut elle-même la complaisance de m'instruire & de me communiquer tout ce qu'elle avoit appris. En un mot , je retrouvai dans cette

aimable Demoiselle , & les mêmes soins & la même tendresse que mon pere avoit pour moi , & que son éloignement auroit pû me faire regretter ; mais en même tems elle fournissoit à ma reconnoissance le moyen de m'acquitter de ses bontés. Elle prit plus de goût qu'elle n'en avoit eu jusqu'alors pour la lecture , & j'eus le bonheur de lui inspirer le choix de celles qui pouvoient l'éclairer & l'instruire en l'amusant. Insensiblement nos études & nos talens , nos amusemens enfin devinrent ceux de tout le monde. Le Marquis de Beaumont , & sa femme qui avoit elle-même des talens distingués , aimoient tous deux passionnément la Musique. Le vieux Comte de S. Furcy s'en amusoit ; mais il

aimoit les Lettres. Le jeune Comte de Beaumont & le Chevalier de Francheville jouoient de différens instrumens ; le fils du Comte de S. Furcy avoit de la voix & chantoit bien , enforte qu'il se passoit peu de jours que nous n'eussions , ou un concert , ou une lecture. J'étois ordinairement chargée de cette dernière fonction, & je devois aux soins de mon pere de m'en acquitter assés bien. Le Vicomte de Francheville , dont l'esprit étoit fort orné , partageoit quelquefois avec moi une occupation qui étoit tout à fait de son goût. Si j'ajoute à tous ces petits détails que j'ai crû nécessaires , qu'il sembloit que tout le monde eût oublié que j'étois laide ; que toute cette belle jeunesse me di-

foit des douceurs, & s'empressoit à me plaire ; j'aurai dit en peu de mots tout ce qui eut quelque rapport à moi pendant près d'un an & demi de mon séjour au Château de Beaumont.

Madame de Villiers y avoit fait quelques voyages , mais moins fréquens. Ma sœur n'avoit point voulu y reparoitre, & ma mere n'y étoit point venue de fois qu'elle n'en fût partie avec un secret dépit , de voir les égards qu'on y avoit pour moi , & la considération que je m'y étois acquise. Mon pere au contraire qui l'accompagnoit quelquefois , & qui le plus souvent faisoit seul sa cour au Marquis , m'encourageoit à faire de nouveaux efforts pour mériter de plus en plus les bontés

dont on m'honoroit. Ce fut dans une visite qu'il fit à peu près dans le tems dont je parle , que m'ayant prise à son ordinaire en particulier , il me dit qu'il avoit fait depuis quelques mois la connoissance d'un Gentilhomme âgé de quarante-cinq ans , mais en état d'offrir à celle qu'il épouserait une fortune fort honnête ; que ce Gentilhomme qu'il me nomma M. Dorigny , venoit d'acheter une belle terre assés voisine de Villiers ; qu'il avoit pris pour ma sœur une passion très - sérieuse ; qu'il s'étoit même proposé pour l'épouser ; mais que Madame de Villiers & ma sœur elle-même avoient rejeté ses offres , & que le pauvre Dorigny en étoit dans la plus grande douleur.

» Il m'a prié , continua mon
» pere , de le présenter au Mar-
» quis de Beaumont , & je vais
» lui en demander la permission.
» Je voudrois , ma chere fille ,
» qu'il pût prendre du goût pour
» toi ; ce seroit un établissement
» bien convenable ; je ne lui en
» ait fait aucune ouverture , &
» j'attendrai que tu l'ayes vû ,
» que tu ayes jugé de son carac-
» tere qui me paroît doux &
» sociable , pour me conduire
» ensuite selon ton goût , & sui-
» vant l'impression que vous
» pourrés réciproquement pren-
» dre l'un de l'autre.

» Que j'ai de graces à vous
» rendre , répondis - je , mon
» très - cher pere ! je com-
» mence par vous assurer que
» je n'aurai jamais d'autre goût ,

» ni d'autre volonté que les vô-
» tres ; mais permettés moi de
» vous faire quelques observa-
» tions. Votre Monsieur Do-
» rigny est prévenu d'une forte
» passion pour ma sœur ; c'est-à-
» dire , pour une personne ad-
» rable. Quand il pourroit l'ou-
» blier pour moi telle que je
» suis , ma mere & ma sœur me
» pardonneroient - elles jamais
» d'avoir été sur les droits de
» mon aînée ? Hélas ! vous sçavés
» si elles ont besoin de prétex-
» tes pour je n'ose dire me
» haïr ; mais vous connoissés leurs
» sentimens : considérés de plus ,
» mon très - cher pere , que je
» jouis ici de l'état le plus heu-
» reux ; que je n'ai jamais eu le
» désir de me marier ; qu'il y a
» toute apparence que Made-

» moiselle de Beaumont , que
 » j'aime sincèrement , me con-
 » servera dans tous les états où
 » elle doit être un jour la mê-
 » me tendresse & les mêmes bon-
 » tés dont elle m'honore. Quel
 » mari pourroit me rendre plus
 » heureuse que je le suis avec
 » elle ? Enfin , mon pere , les
 » femmes les plus aimables con-
 » servent-elles long-tems l'a-
 » mour & les égards de leurs
 » époux ? Quant à l'amour , je
 » ne suis faite , ni pour l'inspi-
 » rer , ni pour le rendre conf-
 » tant ; & le moyen que sans
 » amour un mari conservât pour
 » moi ces égards mutuels qui
 » doivent faire le bonheur de
 » la vie.

» Tu te trompes , ma fille , in-
 » terrompt mon pere ; la beauté

„ dans le mariage a peut-être
„ moins de droits que tu ne pen-
„ ses sur le cœur des hommes : la
„ possession en diminue trop sou-
„ vent le mérite & le prix ; il
„ n'appartient qu'à l'esprit & à la
„ bonté du caractère de faire
„ des passions durables. Je ne
„ sçais si je suis aveugle , & si je
„ m'abuse sur ton compte ; mais
„ je pense que quiconque sera
„ forcé de t'aimer un jour , ne
„ pourra se défendre de t'aimer
„ toute sa vie. Cependant puis-
„ que le bonheur de ton état
„ présent te paroît si cher , & en
„ même tems si solide , je ne te
„ porterai jamais à rien qui puis-
„ se t'en priver & peut-être te
„ le faire regretter un jour. Tu
„ verras M. Dorigny d'un œil
„ aussi indifférent que tu le ju-

„geras à propos. Sois certaine
„que je ne te contraindrai ja-
„mais.

„Vous êtes trop bon & trop
„aimable, mon très-cher pere,
„lui dis-je ; mais soyés sûr
„qu'aucune considération n'au-
„ra le pouvoir de me distraire
„de l'obéissance que je vous ju-
„re d'avoir toujours pour vos
„moindres volontés.

Nous rejoignimes la Compagnie. Mon pere proposa au Marquis & à la Marquise de leur présenter Dorigny ; sa proposition fut agréée, & il partit. Il ne se passa pas huit jours que mon pere revint à Beaumont avec M. Dorigny : celui-ci fut reçu de la façon la plus agréable par le Marquis & la Marquise qui étoient la politesse même. Ils

engagerent même mon pere & M. Dorigny à séjourner chés eux, & ces Messieurs ne purent s'en défendre. M. Dorigny, car je l'observai beaucoup sans avoir aucun dessein de me l'approprier, M. Dorigny, dis-je, étoit un assés bel homme, d'un embonpoint considérable, mais que sa taille empêchoit de le paroître trop : il étoit extrêmement doux & poli ; sa franchise, sa sincérité, sa complaisance, faisoient la meilleure partie de son mérite, quoique son esprit, qui à la vérité n'étoit pas transcendant, fût à portée du commerce ordinaire de ce qu'on nomme la bonne Compagnie. Il avoit même assés de bon sens pour pouvoir se taire & ne parler qu'à propos, dès que la conversation

s'élevoit un peu au-dessus de ses forces. Tel étoit l'homme dont ma voix étoit destinée à faire la conquête ; & voici comment la chose se passa.

Le lendemain de leur arrivée, on régala M. Dorigny & mon pere de notre concert. Le hazard voulut que ce jour-là nous exécutassions un Acte de l'Opéra d'Iffé ; j'en chantois le rôle, & le jeune Comte de S. Furcy chantoit celui de Philemon, ou d'Apollon déguisé en Berger. Je chantai apparemment la Scene de la reconnoissance avec tant de force & de sentiment , que lorsque j'en fus à ces mots : *Ôte-moi donc l'amour dont je brûle pour toi* ; le jeune S. Furcy fut si touché , qu'en voulant chanter à son tour : *ah ! c'est trop , belle Iffé,*

Issè, voyés couler mes larmes, il en repandoit en effet de si réelles & de si abondantes qu'il ne put finir. Je m'en apperçus ; je fus touchée moi-même. Le jeune de Beaumont qui nous accompagnoit, se mit à rire d'une façon dont le bon Dorigny fut scandalisé. Nous n'avions pas pris garde à lui, lorsqu'il entreprit tout franchement M. le Comte de Beaumont.

„ Parbleu, Monsieur, dit-il
 „ en pleurant de tout son cœur,
 „ je ne sçai pas ce qu'il y a de
 „ risible ; je suis bien de l'avis
 „ du pauvre Philemon : il faut
 „ fondre en larmes, il faut ado-
 „ rer quelqu'un qui chante avec
 „ autant de sentiment.

„ Ah ! Monsieur, que je vous
 „ embrasse, lui dit S. Furcy ;
I. Partie. E

„ que je pense bien comme vous,

Cette double vivacité suspendit mes larmes , & je cherchai à envelopper dans ma modestie une impression dont je ne fus pas la maîtresse de me garantir. Je proposai , sans trop sçavoir ce que je faisois , de chanter quelque autre Scene qui fût moins tendre. Le vieux S. Furcy prit la parole :

„ Non, non, dit-il, restons en là;
 „ vous auriés peine , Mademoi-
 „ selle , à effacer l'impression
 „ que vous venés de faire.

Le concert finit donc , & tout le monde me fit des complimens. M. Dorigny me laissa recevoir ceux des personnes les plus empressées , & trouva le secret de me faire le sien un peu à l'écart.

„ Mademoiselle , me dit-il,

„ je n'ai jamais rien entendu de
„ ma vie qui m'ait fait autant de
„ plaisir que votre voix , & qui
„ m'ait touché aussi sensible-
„ ment que le goût & l'ame de
„ votre chant. J'aurois été bien
„ heureux de vous connoître
„ avant d'avoir vû Mademoi-
„ selle votre sœur ; je n'aurois
„ peut-être pas été exposé à es-
„ sayer un refus.

Le compliment de M. Dorigny m'embarassa plus que tous les autres. Je devois feindre d'ignorer ce qu'il vouloit me faire entendre au sujet de ma sœur ; & je ne voulois pas entendre ce qu'il ne disoit que pour moi.

„ Monsieur , lui dis-je , je me
„ tiens heureuse que mes foibles
„ talens ayent pû vous amuser.

E ij

„ C'est-là le succès le plus flat-
 „ teur qu'ils puissent se promettre.

Le jeune Comte de S. Furcy
 qui ne m'avoit encore rien dit ,
 s'étoit approché de nous , & en-
 tendit ma réponse ; il l'interrom-
 pit même & me tira d'embarras.

„ Je ne sçais , me dit-il , Ma-
 „ demoiselle , si le plaisir qu'on
 „ prend à vous entendre , n'est
 „ pour Monsieur qu'un simple
 „ amusement ; mais je sçais que
 „ pour moi , vis-à-vis d'une Islé
 „ qui seroit aussi sensible & aussi
 „ touchante , si je n'étois Apol-
 „ lon , je périrois de douleur &
 „ de jalousie à la vûe de son bon-
 „ heur.

„ Vous êtes bien galans , Mes-
 „ sieurs , leur dis - je à l'un & à
 „ l'autre , & cela s'appelle jouer
 „ la Comédie après l'Opéra.

„ Quant à vous , M. le Comte ,
 „ continuai - je en m'adressant à
 „ lui , vous n'avez point à vous
 „ plaindre , n'avez-vous pas été
 „ mon Apollon tant que l'O-
 „ péra a duré ?

C'est ne l'avoir été qu'en son-
 ge , me dit le Comte en me pour-
 suivant ; car je rejoignis prom-
 ptement la Compagnie sans vou-
 loir rien entendre de plus , ni
 répondre à ces galanteries.

J'ai rapporté ce petit événe-
 ment dans le plus grand détail ,
 parce qu'il fut en effet la cause
 de ceux auxquels dans la suite
 j'ai eu le plus de part.

Mon pere s'étoit promis de
 partir le lendemain matin ; mais
 il ne voulut point retourner à
 Villiers sans m'avoir encore en-
 tretenue , & sans m'avoir fait

part des dispositions favorables pour moi que M. Dorigny lui avoit communiquées. Il vint donc me trouver avant son départ, & m'instruisit de la conversation qu'il avoit eue la veille avec Dorigny.

„ Ce que j'avois prévu, ma
„ fille, me dit mon pere, est ar-
„ rivé. La tête tourne au pauvre
„ Dorigny depuis qu'il t'a enten-
„ due : il en parle à tout le
„ monde, & enfin il me dit hier
„ au soir qu'il ne tiendrait qu'à
„ toi de le venger des mépris de
„ ta sœur aînée : il est enchanté
„ de ta modestie, de ta pruden-
„ ce ; il a été charmé de la ré-
„ ponse que tu fis hier à son com-
„ pliment, & plus content en-
„ core de la gaieté avec laquelle
„ tu répondis aux galanteries de

„ M. le Comte de S. Furcy : Il
 „ est vrai qu'il soupçonne ce jeu-
 „ ne Seigneur d'avoir aussi des
 „ prétentions ; mais , ma fille ,
 „ l'exemple de ta sœur , & ce
 „ que sa conduite , que je ne t'ai
 „ point cachée , lui a attiré de
 „ désagréments & de honte , doi-
 „ vent te mettre en garde contre
 „ les séductions de la jeunesse &
 „ de la vanité. Je connois ton
 „ cœur , ta vertu , ta raison ; je
 „ n'ai rien à te dire de plus , j'y ai
 „ la plus entière confiance : son-
 „ ge que si tu prévoyois quelque
 „ danger , Dorigny t'offre une
 „ porte honorable pour l'é-
 „ viter.

„ Mon cher pere , lui répon-
 „ dis-je , je ne puis me résoudre
 „ à dissimuler avec vous ; quel-
 „ que honneur que me fasse M.

„ Dorigny , je vous avoue avec
„ franchise que je ne puis avoir
„ pour lui aucun autre sentiment,
„ que celui de l'estime qu'il mé-
„ rite & de la reconnoissance que
„ m'inspire la générosité de son
„ procédé. Quant à ce qui est
„ du goût pour sa personne , je
„ sens qu'il m'est impossible d'en
„ prendre : un éloignement ,
„ peut-être injuste , mais que je
„ crois invincible , est tout ce
„ que je pourrois opposer à votre
„ volonté , si je n'étois résolue
„ de m'y soumettre ; mais vous
„ sentés trop vous même les in-
„ convéniens de la contrainte
„ que vous pourriés me faire ,
„ pour vous y déterminer. Pour
„ ce qui regarde les galanteries
„ du jeune Comte de S. Furcy ,
„ je ne pense pas que vous de-

„viés , ni que je doive moi-mê-
„me en prendre d'ombrage ;
„c'est le langage ordinaire de
„ces jeunes Messieurs qui ont
„été élevés à la Cour , & leurs
„discours sont sans conséquen-
„ce : il n'y en a point ici qui ne
„m'ait dit cent fois les mêmes
„choses ; & jusqu'ici , je n'ai
„fait aucun cas de pareilles
„douceurs. Je crois pouvoir
„m'assurer d'en user de même à
„l'avenir ; & si j'avois le mal-
„heur de penser un jour diffé-
„remment , mon cœur vous en
„instruïroit aussi-tôt qu'il en se-
„roit instruit lui-même. Au
„reste , vous avés , mon très-
„cher pere , un moyen honnête,
„sinon d'ôter toute espérance à
„M. Dorigny, du moins de ralen-
„tir sa recherche , en lui faisant

„ entendre qu'il ne convient
„ point à vos affaires ni à la bien-
„ séance de penser à me marier
„ avant que mon aînée soit
„ pourvûe.

„ Il suffit, me dit mon pere en
„ me quittant, & puisque tu
„ consens que je n'ôte pas toute
„ espérance à Dorigny, j'espere
„ qu'il sera content, & je le suis
„ moi-même. « Nous nous em-
brassames, & mon pere partit.

Je n'avois fait aucune atten-
tion au discours que le jeune
Comte de S. Furcy m'avoit tenu
au concert de la veille, & j'é-
tois de la meilleure foi du mon-
de quand je m'en étois expliquée
avec mon pere; mais comme je
fais profession de franchise & de
vérité, je dois convenir ici que M.
de Villiers & M. Dorigny furent

à peine partis, que je me rappelai l'espèce de reproche & les leçons que les soupçons de M. Dorigny m'avoient attiré de la part de mon pere : ce souvenir me remit distinctement dans la mémoire l'attendrissement du jeune Comte. La vivacité du compliment singulier qu'il m'avoit fait , & ses dernieres paroles que j'avois très - bien entendues , quoique j'eusse fait mine de ne les pas entendre ; ces différentes idées se présenterent à moi d'une facon toute différente de ce qu'elles avoient fait la veille. Je devins rêveuse ; il me sembla alors qu'il n'y avoit qu'une tendresse bien vive qui pût s'exprimer dans les termes passionnés dont le jeune S. Furcy s'étoit servi : cette découverte me fit trembler , & j'é-

prouvai dans mes inquiétudes mêmes une forte d'émotion qui m'étoit inconnue. Je ne pouvois détacher l'idée du jeune Comte de S. Furcy de celle dont j'étois occupée : il se présentoit malgré moi sans cesse à mon imagination , & il s'y présentoit avec toutes les graces qu'il devoit à la nature. Je le voyois comme ce que j'avois jamais vû de plus parfait par la figure , l'esprit & le caractère : enfin comme ce qu'il y avoit de plus aimable parmi la belle jeunesse qui étoit alors au Château de Beaumont. J'eus besoin dans ce moment du retour sérieux que je fis sur moi-même, pour n'être pas effrayée de l'état de mon cœur ; je me rappelai ma laideur , je m'appropriai toutes les disgraces qu'elle traî-

ne communément à sa suite ; j'appellois tour à tour à mon secours l'humiliation qui me convenoit , & l'orgueil avec lequel j'étois née.

» Malheureuse que je suis , me
» disois - je à moi - même , quoi ,
» certaine comme je le suis de
» ne pouvoir inspirer le moindre
» sentiment de tendresse , je
» pourrois me flatter que quel-
» qu'un en eût pour moi ! quoi ,
» mon cœur seroit assés lâche
» pour se livrer à une passion
» dont il ne pourroit jamais es-
» pérer un retour sincere ! Non ,
» ou je previeendrai ce malheur , ou
» je sçaurai m'en punir. Ne crai-
» gnés rien , mon pere , vous avés
» en main le supplice qui con-
» vient à mon égarement. Ah ,
» Dorigny , que tu me devien-

» dras cher , si c'est ta main qui
» me retire du précipice qui
» vient de s'ouvrir sous mes
» pas !

Ce dernier sentiment dissipa mon trouble ; je commençai à craindre moins M. de S. Furcy : ce fut peut-être la crainte même du parti que je me promettois de prendre, qui me rendit ma sûreté ; je me persuadai que j'avois trouvé plus de force & d'étendue dans les termes dont S. Furcy s'étoit servi , qu'il n'avoit eu dessein d'y en mettre lui-même. Je devins tranquille , ou j'affectai de le paroître , & personne en effet ne s'apperçut de ce qui venoit de se passer dans mon ame. J'eus même bien-tôt lieu de me repentir du tourment que je m'étois causé à moi-même.

Loin d'avoir à redouter les em-
 pressemens du Comte de S. Fur-
 cy , j'eus pendant plus d'un
 mois à m'étonner de sa froideur ;
 il me parloit très-peu en public ,
 & ne chercha aucune occasion
 de me parler en particulier : il
 est vrai que je m'en applaudis-
 sois ; mais il faut avouer que je
 cherchois avec trop d'affectation
 toutes les occasions de m'en ap-
 plaudir , pour qu'on doive croire
 que j'étois alors bien d'accord
 avec moi-même.

» En vérité , me disois-je sou-
 » vent , il faut convenir que je
 » dois sçavoir bien plus de gré à
 » M. de S. Furcy de son indif-
 » férence, que des sentimens que
 » je lui avoient prêtés pour moi ;
 » il me sauve par - là d'un parti
 » qui auroit sans doute fait le

» malheur de ma vie. Oui , assu-
 » rément , je lui ai plus d'obli-
 » gation qu'il ne pense.....
 Je ne sens que trop que ces bel-
 les réflexions n'étoient qu'une
 excuse que je me préparois à
 moi-même , parce qu'en effet
 c'étoit un prétexte pour penser à
 lui , & pour le trouver toujours
 cher par quelque endroit à ma
 mémoire. Je dois cependant dire
 avec la même franchise que
 mon ame étoit alors dans une
 assiette tranquille.

Ce fut pendant ce tems qu'on
 commença à parler sérieuse-
 ment de marier Mademoiselle
 de Beaumont ; elle avoit alors
 dix-sept ans passés : le jeune
 Comte de S. Furcy en avoit
 vingt-quatre , & le Vicomte de
 Francheville avoit quelques an-

nées de plus. J'ai dit ci-devant que le Marquis & la Marquise avoient des vûes différentes sur le mariage de leur fille , & que le cœur de Mademoiselle de Beaumont s'étoit rangé du côté des vûes de Madame sa mere pour le Vicomte , son parent. Le Marquis de Beaumont trouva donc dans le cœur de sa fille un obstacle aux desseins que son ancienne liaison avec M. le Comte de S. Furcy lui avoit fait former dès long-tems. Il auroit peut-être eu peu d'égard pour cet obstacle , si le Comte , son ami , ne lui avoit avoué de son côté que S. Furcy , son fils , lui avoit déclaré qu'il avoit une répugnance invincible pour le mariage ; & il fut conclu entr'eux , pour remplir au moins leurs vues

en partie , que Mademoiselle de Beaumont étant accordée au Vicomte de Francheville , le jeune Comte de Beaumont épouserait Mademoiselle de S. Furcy , qui avoit alors près de dix-neuf ans. Dès que la nouvelle de ces mariages fut publiée , le Marquis & la Marquise en reçurent des complimens de toutes parts.

Mon pere & M. Dorigny ne furent pas des derniers à remplir ce devoir : le dernier trouva occasion de me dire que M. de Villiers l'avoit comblé de joie , en l'assurant qu'il pouvoit concevoir l'espérance de me posséder , lorsque ma sœur , qui devoit avec raison , comme il me le dit , passer la première , seroit mariée. Je ne lui répondis rien , sinon que mes parens pouvoient

compter sur mon obéissance.
» Mademoiselle , me dit-il , j'ai
» de bons desseins , qui vous dé-
» dommageront un jour de la
» disproportion d'âge qui est en-
» tre nous ; je n'ai que des hé-
» ritier éloignés : ils sont plus
» riches que moi , & toute ma
» fortune ne sçauroit payer le
» bonheur que j'attens.

Je lui fis entendre que ce motif ne pouvoit rien sur mon ame , & que je ne déferois en cette affaire , comme en toute autre , qu'à la volonté de mon pere.

Les visites de complimens étant fréquentes & nombreuses , celle de Dorigny ne fut pas longue ; j'en fus délivrée : mais par malheur il avoit parlé à la Marquise des bons desseins qu'il avoit pour moi , & cette Dame qui

me vouloit beaucoup de bien , regarda cette affaire comme la plus heureuse que je dusse espérer. En effet , Dorigny jouissoit de vingt - cinq mille livres de rente , dont la terre qu'il avoit acquise depuis peu faisoit partie ; & il avoit fait entendre à Madame la Marquise de Beaumont que son dessein étoit en m'épousant de me faire une donation de tout son bien. Avec cela Dorigny étoit bon Gentilhomme & avoit bien servi : il avoit quitté le service étant déjà Brigadier des Armées du Roi , pour une blessure assés considérable , dont il étoit depuis trois ans parfaitement guéri. La Marquise crut donc que je ne balancerois pas un moment à accepter la proposition qu'elle m'en fit

le jour même en particulier. Je n'imaginai point que je dusse ni refuser nettement de telles offres, ni employer pour éloigner cette affaire, d'autres raisons que celles que mon pere avoit employées lui-même. Je me rejettai donc sur le droit d'aînesse de ma sœur, en marquant en même tems à la Marquise toute la reconnoissance que j'avois de ses bontés, & de l'honneur que M. Dorigny vouloit me faire; mais Madame de Beaumont trouva ma raison frivole, & prit mon remerciement pour un consentement approuvé de mon cœur. « Laislès-moi faire, me » dit-elle, ma chere Demoiselle, » j'arrangerai cette affaire » de façon que tout le monde » soit content. » Je sentis, mais

trop tard , toute mon imprudence.

Il ne fut plus question que de conclure les mariages de Mademoiselle de Beaumont avec le Vicomte de Francheville , & celui du jeune Comte , son frere , avec Mademoiselle de S. Furcy. On résolut d'envoyer le Comte de S. Furcy , son frere , à Paris pour la retirer du Couvent , & l'amener ensuite à Beaumont , où les deux mariages devoient se faire , & l'on parloit déjà de faire le mien avec Dorigny dans le même tems.

Il y avoit , comme je l'ai dit , près d'un mois que le jeune Comte de S. Furcy évitoit en toute occasion ma rencontre , & qu'il affectoit de me parler fort peu dans les occasions où il se trou-

voit forcé de le faire; on lui en avoit même fait des reproches qui m'avoient fait rougir, & qui l'avoient embarrassé : son pere avoit même quelquefois pris la parole pour lui, en faisant entendre que son fils étoit comme la plupart des jeunes gens de son âge, dont l'ardeur s'allume aisément & s'éteint plus aisément encore. Les choses étoient sur ce ton, & S. Furcy se disposoit à partir pour Paris, quand la veille de son départ me promenant seule dans le Parc avec Mademoiselle de Beaumont, le jeune Comte de Beaumont & son ami S. Furcy vinrent nous joindre.

» Je vous cherchois ma sœur,
» lui dit-il, j'ai quelque chose
» de particulier & d'important
» à vous dire; Mademoiselle &

» mon futur beau-frere vou-
» dront bien me le permettre :
» mon cher S. Furcy , dit - il en
» s'adressant à lui , vous n'en se-
» rés point offensé , nous vous
» laissons en trop bonne com-
» pagnie.

Il s'éloigna en même tems avec Mademoiselle de Beaumont , de façon que nous ne pussions les entendre , ni par conséquent en être entendus. Je demeurai immobile & confuse ; S. Furcy me parut pâle , défait , & tremblant : ma contenance n'étoit pas plus assurée que la sienne : je l'avois soupçonné , & peut-être même accusé de quelque chose de plus que d'indifférence pour moi ; l'état où je me trouvai , celui dans lequel je le voyois , me fis croire que nous étions

étions également embarrassés d'un tête à tête que je croyois aussi imprévu pour l'un que pour l'autre ; le Comte se remit le premier , & me dit enfin :

» Mademoiselle , aux termes
 » où mon malheur m'a conduit ,
 » je ne dois plus rien avoir de
 » caché pour vous ; écoutez-moi
 » de grace , & décidés de mon
 » sort. Je commence par vous
 » avouer que ce n'est point le
 » hazard qui m'a conduit près
 » de vous ; c'est pour me procu-
 » rer ce moment si précieux que
 » le Comte , mon ami , a enga-
 » gé sa sœur à vous conduire
 » ici : pardonnés-lui , pardonnés-
 » moi cette ruse innocente ; la
 » tendresse que j'ai pour un pere
 » respectable , que je crains sur-
 » tout d'offenser , me l'a inspi-

I. Partie.

F

„rée, & l'autorise. Hélas ! il
 „n'est que trop instruit des sen-
 „timens que j'ai pour vous, &
 „la contrainte où je vis avec
 „vous depuis plus d'un mois,
 „doit vous prouver que le res-
 „pect que j'ai pour lui est égal à
 „la passion que vous m'avez ins-
 „pirée

„Ah, Monsieur le Comte,
 „interrompis-je, que m'apprenés-
 „vous ? Hélas ! continuai-je les
 „larmes aux yeux, vous allés
 „faire le malheur de ma vie.

Je n'eus pas la force de rien
 dire de plus ; & S. Furcy conti-
 nua de la sorte :

„Non, Mademoiselle, rien
 „n'est plus éloigné de mon
 „cœur qu'un sentiment si bar-
 „bare : je ne sçai que trop que
 „tout s'oppose au désir que j'au-

„ rois eu de faire votre bon-
„ heur ; mais dans l'état ou je
„ suis , il m'est bien pardonna-
„ ble d'avoir souhaité de vous
„ instruire , que ce ne peut être
„ qu'aux dépens du mien , que
„ vous jouissiez de celui qui vous
„ attend. Je n'ignore point le
„ coup affreux qu'on prépare à
„ mon cœur , mais je ne puis
„ supporter l'idée d'en être le
„ témoin ; toute espérance est
„ perdue pour moi , je le sçai ,
„ vous épousés l'heureux Do-
„ rigny. Ah ! différés du moins...

„ Hélas ! Monsieur , que fai-
„ tes - vous , lui dis - je ? vous hâ-
„ tés vous même mon supplice ,
„ & peut-être le vôtre.

„ Quoi ! s'écria le Comte ,
„ vous n'aimeriez point Dorigny ,
„ & la crainte de faire un jour

„ mon bonheur , pourroit vous
„ engager à me sacrifier , & vous
„ sacrifier vous même ! Ah , Ma-
„ demoiselle , quelle est donc
„ la sorte de haine ou de mé-
„ pris que j'ai pû vous inspirer ?
Les larmes coulerent abondam-
ment de ses yeux ; ce n'étoit pas
le moyen d'arrêter les miennes :
j'en verfois alors de bien ten-
dres.

„ Ah ! Monsieur , lui dis-je ,
„ où me réduifés - vous ? hé de
„ grace , ayés pitié de moi !
„ Que puis - je vous dire , hélas !
„ Mes pleurs devroient vous
„ être de furs garans de votre
„ erreur. Mais enfin , quel que
„ soit le penchant de mon cœur ,
„ n'ai - je pas dans vos propres
„ vertus un exemple que je dois
„ suivre , si je désire au moins de

„conserver votre estime ? vous
„aimés M. le Comte votre
„pere, vous vous faites un de-
„voir qui doit être sacré pour
„vous d'obéir à ses ordres : j'ai-
„me tendrement mon pere, &
„je suis encore plus obligée que
„vous à respecter ses moindres
„volontés.

„Non, Mademoiselle, in-
„terrompt S. Furcy, les peres
„n'ont point ces droits barbares
„que vous leur donnés sur nos
„libertés : le mien ne m'a pû
„contraindre à épouser Made-
„moiselle de Beaumont ; & puis-
„que vous voulés prendre exem-
„ple sur moi, imités donc aussi
„ma résistance.

S. Furcy dit ces mots avec tant
de chaleur, & nous étions tous
deux si occupés de nous mêmes,

que nous n'appercevions pas le Comte son pere , qui n'étoit alors qu'à deux pas de nous.

» Vous avés bien fait , Monsieur , dit - il froidement à son
 » son fils , de choisir ce lieu solitaire pour faire vos adieux à
 » Mademoiselle , & je lui suis
 » obligé de la sensibilité & des
 » larmes qu'elle vous fait l'honneur de donner à votre départ ; mais votre absence ne
 » doit pas être assés longue pour
 » tant d'attendrissement.

M. & Mademoiselle de Beaumont , qui apparemment s'apperçurent de l'arrivée du Comte , s'empresserent de nous rejoindre , en nous faisant excuse de s'être éloignés de nous un moment. Leur retour nous sauva l'embarras de répondre , mais

ne diminua rien de notre confusion. Nous reprîmes tous ensemble le chemin du Château : le vieux Comte affecta beaucoup de sang froid & même de gaieté ; mais aucun de nous n'étoit en état d'y prendre part. Mademoiselle de Beaumont, auprès de laquelle je m'étois rangée, me faisoit des signes qui me faisoient assés comprendre la douleur qu'elle avoit que j'eusse été surprise avec S. Furcy ; mais je n'étois point dans une situation assés tranquille pour lui pardonner dans ce moment d'y avoir donné occasion. En entrant au Château, je me retirai dans ma chambre, & je m'y livrai à ma douleur & à mes réflexions.

» Hélas ! me dis-je à moi-même.
» me dès que je fus seule, qu'au-

» rois-je donc pû faire pour évi-
» ter le piège qu'on vient de me
» tendre , & le malheur qui vient
» de m'arriver ? Il est donc vrai
» que M. de S. Furcy a pour moi
» la passion la plus vive & la plus
» sincere. Grands Dieux , jus-
» qu'à quel point cette passion l'a-
» t-elle aveuglé ! Quoi ! c'est moi
» qu'il préfere à Mademoiselle
» de Beaumont , à la personne
» du monde la plus aimable &
» la plus accomplie ! Hé bien ,
» c'en est fait , j'imiterai son
» aveuglement ; je me donnerai
» à Dorigny. Oui , mon pere ,
» j'ai dicté moi-même mon ar-
» rêt : je vous ai promis de vous
» instruire de tout ce qui auroit
» rapport à moi , & aux senti-
» mens qu'on m'a soupçonnée
» d'inspirer au Comte de S. Fur-

„ cy , & que j'ignorois ; vous en
„ ferés informé , & vous décide-
„ rés de ma destinée.

Le parti que je me résolus de prendre me parut inévitable ; la sincérité de mon cœur l'exigeoit de moi , & je ne prévis plus d'autre ressource contre l'abîme où j'allois me précipiter moi-même, que dans l'opposition de Madame de Villiers, & dans son opiniâtreté à faire valoir les droits de ma sœur aînée. J'écrivis sur le champ à mon pere : ma Lettre étoit conçue dans ces termes.

„ Je vous ai promis , mon très-
„ cher pere , de vous informer
„ de tout ce qui pourroit avoir
„ rapport à la conduite de M. le
„ Comte de S. Furcy à mon
„ égard ; vous sçavés quelle étoit
„ ma sécurité sur ses sentimens

„ la dernière fois que je vous
„ vis : je viens de la perdre cette
„ sécurité , sans qu'il m'ait été
„ possible d'éviter l'occasion où
„ ce jeune Comte vient enfin de
„ m'ouvrir son ame. M. Dori-
„ gny ne s'étoit pas trompé dans
„ ses conjectures : oui , mon
„ pere , M. de S. Furcy m'aime,
„ & m'aime d'un amour si vif,
„ qu'il ne peut manquer d'en-
„ courir la disgrâce de M. son
„ pere , puisque celui-ci ne peut
„ plus douter que je n'aye été la
„ cause , quoique très-innocen-
„ te , du refus que son fils a fait
„ d'épouser Mademoiselle de
„ Beaumont. Voici , mon pere ,
„ dans la dernière exactitude
„ comment la chose vient de
„ se passer.....

Je lui fis ici le détail de no-

tre entrevûe tel qu'on vient de
le lire , & dans ses moindres cir-
constances ; je n'oubliai pas sur-
tout , comment nous avions été
surpris par l'arrivée du vieux
Comte de S. Furcy , ni la répri-
mande sèche qu'il avoit faite à
son fils en ma présence : après
quoi je continuai ainsi.

» C'est-là , mon très-cher pere ,
» le plus grand sujet de ma dou-
» leur ; malgré toute la fermeté
» dont mon cœur étoit armé ,
» malgré son innocence , mes
» pleurs ont trahi un secret
» contre lequel je n'étois pas en
» garde. Hélas ! je l'ignorois , &
» je n'ai pû soupçonner ma foi-
» bleffe qu'au moment que mes
» larmes en instruisoient le mal-
» heureux S. Furcy : il n'en a
» sûrement tiré aucun fruit de

» cet aveu forcé ; mais enfin ,
» M. son pere a vû notre trouble
» commun ; il a joui de notre
» confusion. Hélas ! il ne pou-
» voit pas lire dans mon ame ;
» il auroit vû que l'instant où
» son fils vouloit que je lui pro-
» misse de faire son bonheur ,
» étoit celui qui assuroit M. Do-
» rigny du sien , s'il est encore
» dans les sentimens qu'il m'a
» fait l'honneur de me décou-
» vrir lui - même : la reconnois-
» sance seule de ses bontés de-
» vroit me porter à y répondre.
» Mais que ne ferois - je point
» pour prouver mon innocence à
» M. le Comte de S. Furcy , &
» pour lui ôter tous les prétextes
» qu'il croit avoir de priver de
» sa confiance , & peut-être de
» son amour , un fils qui en est si

» digne ? Je m'abandonne donc
» à vos volontés , & à celles de
» ma mere : je respecterai les
» droits de ma sœur , si elle veut
» les faire valoir en cette occa-
» sion ; mais j'obéirai préférable-
» ment à tout , mon très-cher
» pere , aux ordres que je rece-
» vrai de votre amitié , & rien
» n'aura le pouvoir de me faire
» manquer à la soumission & au
» respect avec lesquels , &c.

Cette Lettre ne fut pas plutôt écrite , que je cherchai & trouvai l'occasion de la faire tenir le jour même à mon pere. Je craignis moins alors de reparoître , parce que je me croyois dès ce moment aussi justifiée aux yeux de tout le monde , que je l'étois aux miens. Je ne m'apperçus d'aucun changement à mon

égard , excepté de la part du Comte de S. Furcy , qui me traita assés froidement : son fils ne parut qu'un moment , & se retira de très - bonne heure. Le lendemain, je ne puis presque pas dire à mon réveil , car on se doute bien que je dormis peu , ce fut donc à mon lever que j'appris que le jeune de S. Furcy étoit parti , & que son pere étoit monté lui-même en carrosse de très - bonne heure , pour aller , disoit-on , faire une promenade dans le voisinage. J'avoue que je fus assés imbécile pour ne soupçonner qu'il pouvoit être allé à Villiers que lorsqu'on se mit à table pour dîner , où il ne se trouva point ; j'en eus alors quelque inquiétude , & je me fçus bon gré de la façon dont j'avois écrit la veille à mon pere.

Mais je ne jouis pas long-tems de cette espèce de tranquillité : le Valet de Chambre du Comte arriva d'assés bonne-heure dans l'après-dînée chargé d'une Lettre de son maître pour la Marquise, & d'une de mon pere pour moi, qu'il avoit ordre de me rendre en particulier ; il s'en acquitta adroitement, & repartit sur le champ pour rejoindre le Comte. Celui ci avoit mandé à la Marquise qu'il la prioit de l'excuser s'il ne revenoit point le soir même, comme il l'avoit promis ; il s'étoit laissé engager par M. de Villiers (écrivait-il à la Marquise) à aller coucher chés M. Dorigny, & ne devoit en revenir que le lendemain au soir. Malgré tout l'empressement que j'avois à lire la Lettre de mon

pere , je ne pus le satisfaire que lorsque je fus retirée dans ma chambre pour me coucher ; je l'ouvris alors , & voici ce que j'y lûs.

» L'exa&titude avec laquelle
» vous m'avés rendu compte de
» ce qui vient de se passer au
» Château de Beaumont entre
» vous & M. de S. Furcy , me
» prouve bien , ma chere fille , la
» droiture de votre ame & la
» franchise de vos procédés ; je
» vous en félicite , ma chere en-
» fant : votre Lettre au reste
» m'étoit bien nécessaire , & les
» plaintes que le pere de M. de
» S. Furcy étoit venu dans le des-
» fein de me faire de votre con-
» duite , avoient grand besoin
» d'être prévenues par les dé-
» tails que vous m'écrivites hier ,

» pour ne pas allarmer ma ten-
» dresse & ma confiance. J'étois
» prêt à partir pour Beaumont ,
» lorsque le Comte est arrivé :
» je lui ai laissé tout le tems
» d'exaler sa colere & sa dou-
» leur par rapport à son fils ; mais
» lorsqu'il vous a accusée d'a-
» voir été d'intelligence avec lui ,
» par rapport au refus qui lui
» tient encore au cœur , je n'ai
» point balancé à lui faire voir
» votre Lettre : il l'a lûe & relûe
» avec beaucoup d'attention ; il est
» encore revenu aux circonstan-
» ces de cette Lettre , & sur-tout
» à l'endroit où vous parlés de
» l'obéissance de son fils pendant
» un mois entier , & à celui où
» vous m'assurés que vous n'a-
» viés eu aucune connoissance
» des sentimens du jeune Com.

„ te jusqu'au moment où vous
„ avés été surprise en conversa-
„ tion avec lui ; enfin il a été
„ touché jusqu'aux larmes en
„ voyant le parti que vous pre-
„ nés , & le sincere désir que
„ vous avés de lui ôter tout pré-
„ texte d'éloignement pour son
„ fils. Il n'a pû s'empêcher de
„ me dire : Ah , mon cher Mon-
„ sieur de Villiers , quelle fille
„ vous avés ! quel courage ! Si
„ je n'étois que l'ami de S. Fur-
„ cy , si je ne lui avois pas secré-
„ tement ménagé une alliance
„ plus avantageuse encore que
„ celle du Marquis de Beau-
„ mont , en un mot , si je n'étois
„ pas son pere , & déjà engagé
„ de parole avec un des plus
„ grands Seigneurs de la Cour ,
„ je le tiendrois heureux , & je

„ lui conseillerois d'épouser Ma-
„ demoiselle de Villiers. Mais ,
„ mon cher ami, faisons du moins
„ son bonheur autant qu'il est en
„ nous; allons dès ce jour voir Do-
„ rigny : portés-lui les heureuses
„ nouvelles que vous êtes en état
„ de lui donner , & s'il se peut ,
„ consommons cette affaire de-
„ vant le retour de mon fils.
„ J'aurai plus de moyens qu'il
„ n'en faut , m'ajouta-t-il , pour
„ le retenir à Paris autant de
„ tems qu'il sera nécessaire. En-
„ fin , ma chere fille , le Comte
„ s'est encore chargé d'amener
„ ta mere & ta sœur au point
„ que nous souhations. Je ne
„ te cacherai point que les folles
„ espérances de ta mere , & la
„ fierté de ta sœur ont eu pour
„ le moins autant de part à leur

„ consentement , que les égards
„ qu'elles ont fait paroître pour
„ les instances de M. le Comte.
„ Nous sommes donc tous d'ac.
„ cord , ma chere fille ; nous al-
„ lons coucher chés M. Dori-
„ gny , & j'espere que nous n'en
„ partirons point que notre af-
„ faire ne soit en train d'être
„ promptement terminée. Dori-
„ gny est un brave & honnête
„ homme , il fera beaucoup pour
„ toi , & peut-être seras-tu plus
„ heureuse avec lui , qu'avec un
„ jeune homme de la Cour , que
„ l'exemple & l'air de ce pays-là
„ pourroient bien-tôt faire chan-
„ ger de goût. Je t'embrasse du
„ plus tendre de mon cœur , ma
„ chere fille , & je compte t'em-
„ brasser encore plus tendre-
„ ment demain. Je suis ton pere
„ & ton ami.

Malgré tout le courage & toute la résolution que j'avois fait voir à mon pere dans ma Lettre, j'avoue que la sienne me fit une impression bien douloureuse; mais enfin la raison vint à mon secours; elle me fit sentir qu'il n'étoit plus possible de m'en dédire, sans donner les plus violens soupçons contre ma conduite & contre ma sincérité. Je m'abandonnai à ma destinée; j'eus le lendemain quelque envie de faire voir la Lettre de mon pere à la Marquise, & même à Mademoiselle de Beaumont; mais l'attention qu'on avoit eue à me la faire rendre en particulier, me persuada qu'on désiroit que j'en fisse mystere à tout le monde.

Je parus donc à mon ordi-

naire , & sans laisser appercevoir l'émotion que me cauçoit le parti que j'avois pris. Mademoiselle de Beaumont qui avoit eu tout lieu de s'allarmer pour moi du voyage de M. de S. Furcy à Villiers, me fit de nouvelles excuses d'avoir donné occasion aux plaintes qu'il pouvoit avoir faites de moi à ma famille : elle eut la bonté de me faire part des craintes qu'elle avoit qu'on n'en usât avec moi comme on en avoit fait avec ma sœur , & qu'on ne la privât, comme elle me le dit elle-même , du plaisir & du bonheur de m'avoir avec elle. Je la rassurai, en lui disant seulement que je croyois être actuellement bien justifiée dans l'esprit de M. le Comte de S. Furcy.

Le Comte revint le soir même

à Beaumont avec M. Dorigny & mon pere : je tremblai à leur arrivée ; mais je sentis que je m'étois trop avancée pour ne pas faire en ce moment bonne contenance. Le Comte se chargea de déclarer publiquement le sujet du voyage de Messieurs Dorigny & de Villiers ; il me présenta lui-même mon futur Epoux : je le reçûs avec la politesse & la modestie convenable ; tout le monde nous fit compliment. Comme M. Dorigny étoit déterminé à ne mettre aucune borne à sa générosité en m'épousant , & que tout le monde étoit d'accord , nos conventions furent dressées & arrêtées dès le lendemain. M. le Comte de S. Furcy & M. Dorigny , qui paroissent avoir le même intérêt

& la même impatience pour la conclusion de cette affaire, se chargerent tous deux des soins & des démarches qui pouvoient l'accélérer. Tout ce que je scûs alors des dispositions faites en ma faveur, c'est que M. Dorigny reconnoissoit avoir reçu de moi une dot assés considérable, & que le Contrat devoit porter une donation mutuelle de nos biens en faveur du survivant, en cas que nous n'eussions point d'enfans. Nous signâmes tous ce Contrat peu de jours après. Ma mere & ma sœur vinrent à cette occasion au Château de Beaumont, & ne voulurent pas y séjourner. Enfin Madame la Marquise de Beaumont & le Comte de S. Farcy se chargerent de mes habillemens, & de toutes les dépenses
nécess-

nécessaires , & que ma famille auroit dû faire en cette occasion , & s'en acquitterent avec plus de profusion & de magnificence que mes parens n'eussent pû faire. Je reçûs aussi une riche corbeille de la part de M. Dorigny ; & M. le Comte de S. Furcy & lui n'ayant rien oublié des précautions nécessaires , nous eumes en peu de jours les dispenses & les permissions qu'il falloit avoir pour que notre mariage fût célébré dans la Chapelle de Beaumont : il le fut enfin dans la quinzaine depuis le retour du Comte de S. Furcy du voyage qu'il avoit fait à Villiers. Pendant ce tems je m'étois accoutumée à voir M. Dorigny ; je lui avois trouvé un caractère franc , un bon esprit , un cœur

sensible , & je commençois à sentir que je pourrois être heureuse avec lui : je me promis bien de tâcher de ma part à faire son bonheur par la sagesse de ma conduite , & par mes complaisances. C'est avec cette espérance & ces résolutions que je devins la femme de M. Dorigny , & nous ne nous trompâmes ni l'un ni l'autre.

Ma mere & ma sœur vinrent encore à Beaumont pour cette cérémonie ; elles y séjournèrent même quelques jours , pendant lesquels je puis dire , qu'elles se donnerent , & Madame de Villiers sur-tout , plusieurs ridicules par tous ceux dont elles affecterent de nous accabler M. Dorigny & moi sur ses empressements & sur ma figure.

Nous partimes tous quelques jours après pour la terre de M. Dorigny : nous y fumes visités par tout ce qui habitoit le Château de Beaumont , & les environs ; & si je ne trouvois pas avec mon mari l'espèce de bonheur dont le jeune S. Furcy m'avoit fait concevoir l'idée , j'y jouissois du moins de celui que je m'étois promis ; & ce bonheur n'étoit altéré que par un pressentiment qui se présentoit sans cesse à mon esprit , & que je n'avois point à tort , de la douleur que causeroit sans doute au jeune Comte de S. Furcy la nouvelle de mon mariage. En effet cette nouvelle lui avoit été mandée par son ami le Comte de Beaumont , & l'on ne scut l'effet qu'elle avoit produit sur lui , que

par l'arrivée de Mademoiselle de S. Furcy , dont il avoit été obligé de confier la conduite à une Dame de ses parentes , laquelle s'étoit chargée de l'amener au Château de Beaumont. On y apprit donc que peu de jours avant celui auquel le jeune Comte avoit fixé son départ , il avoit été attaqué d'une grosse fièvre , mais que les Médecins ne jugeoient pas devoir être dangereuse. J'appris cette triste nouvelle au Château de Beaumont, où nous étions venus mon mari & moi pour faire compliment à Mademoiselle de S. Furcy. J'avois tremblé d'y rencontrer son frère , & comme on m'assura que sa maladie n'étoit pas dangereuse , & que d'ailleurs elle me fau-voit une entrevûe que j'avois

crainte, je m'en consolai. Hélas!! j'ignorois alors , & excepté le jeune de Beaumont , tout le monde ignoroit que je fusse la cause d'une maladie si subite & si imprévûe. Le jeune Comte eut la discrétion de ne me dire point alors ce qu'il avoit écrit à S. Furcy , & je ne l'appris que depuis. Je retournai chés moi , & ne revins à Beaumont que pour y assister aux deux mariages de M. le Comte de Beaumont avec Mademoiselle de S. Furcy , & du Vicomte de Francheville avec Mademoiselle de Beaumont. La maladie de M. de S. Furcy qu'on n'avoit regardée que comme une légère incommodité , n'avoit pas paru une raison suffisante pour différer ces mariages, qui étoient déjà depuis long-tems arrêtés.

Ce fut au milieu des fêtes qui se célébrèrent à cette occasion, que M. le Comte de Beaumont m'apprit qu'il avoit fait part à son ami de mon mariage; & il ajouta à mes propres soupçons , & par conséquent à ma douleur, en me disant qu'il ne doutoit point que ce ne fût cette nouvelle qui l'eût rendu malade. Cette malheureuse confiance augmenta considérablement la sensibilité que j'avois eue à la première nouvelle de la maladie de M. de S. Furcy , & me donna un sentiment de tristesse que je remportai avec moi en partant de Beaumont pour suivre mon mari dans sa terre. J'eus bien de la peine à cacher ce sentiment à M. Dorigny ; comme il en ignoroit la véritable cause , il n'y avoit rien qu'il n'imaginât pour me distraire d'un

mélancolie qui étoit inséparable des inquiétudes que j'avois sur le sort du jeune de S. Furcy. Je n'osois même chercher de remède à cette mélancolie , quelque curieuse que je fusse d'apprendre de ses nouvelles , par la crainte que j'avois d'en apprendre de plus fâcheuses encore , & de me trahir moi-même en les apprenant. Je fus encore dans ces horreurs pendant plus de trois semaines , & je ne perdis mes craintes sur la vie de M. de S. Furcy , comme on va le voir , que pour passer à un état qui devoit naturellement me causer des inquiétudes aussi vives pour le moins.

Ily avoit environ un mois que les mariages dont je viens de parler étoient faits , lorsque le Mar-

quis de Beaumont , malgré son grand âge , se déterminâ à faire un voyage à Paris avec toute sa maison ; il voulut aller lui-même présenter à la Cour les deux jeunes Dames , qui étoient bien faites pour y paroître avec éclat , & pour en faire un des plus beaux ornemens. Le jeune Comte de Beaumont avoit ses raisons pour vouloir se charger de venir lui-même nous apprendre cette nouvelle. Il en avoit reçu de son ami S. Furcy , & du meilleur état de sa santé. S. Furcy lui avoit écrit lui-même , & lui avoit adressé une Lettre pour moi , en le priant de me la remettre à moi-même , & sans témoins. Le Comte de Beaumont vint donc nous apprendre le prompt départ de toute sa famille pour Pa-

ris ; & comme il passa presque tout le jour avec nous , il trouva le moment de me lire en particulier la Lettre qu'il avoit reçue de S. Furcy , & de me présenter de sa part celle qui étoit pour moi. Je refusai plus d'une fois de la recevoir , & je ne me rendis que sur ce que le Comte m'assura que son ami en mourroit de douleur , & à condition de ne l'ouvrir qu'en présence de mon mari. Le Comte de Beaumont fut si effrayé de ma proposition , qu'il m'eût alors très-volontiers repris la Lettre de S. Furcy ; mais M. Dorigny étant venu nous rejoindre , je ne balançai pas un instant à lui remettre la Lettre toute cachetée , le priant d'en faire lui-même la lecture en particulier , s'il le jugeoit à propos. Le

Comte de Beaumont , qui sans doute craignit un éclaircissement , prit le parti de remonter sur le champ à cheval , & nous quitta fort brusquement ; Dorigny le suivit , le vit partir , & revint me trouver avec la Lettre.

» Ma chere femme , me dit-
» il , il y a trop de franchise dans
» ton procédé pour que je veuille
» en abuser. Voilà ta Lettre ,
» tu peux la lire & y répondre ,
» sans que j'en prenne la moindre inquiétude. Je suis charmé que tu m'ayes toi-même fourni cette occasion de te prouver mon entière confiance.

» Non , mon cher Dorigny ,
» lui répondis-je , ou tu me liras toi-même la Lettre de S.

» Furcy , ou elle sera brûlée en
» ta presence sans être lûe.

» J'en ferois parbleu bien fâ-
» ché , dit Dorigny , & puisque
» tu le veux absolument, nous al-
» lons donc en faire ensemble la
» lecture.

Dorigny décacheta enfin cette
Lettre , & y lut ce qui suit.

» MADAME ,

» Oserois-je me flatter que
» vous ne me ferés point un cri-
» me de la liberté que je prens.
» C'est la première fois qu'il m'ait
» été permis d'écrire depuis que
» j'ai appris la nouvelle de votre
» mariage , & j'ai crû devoir
» employer ce premier moment
» de force & de liberté qu'on
» me laisse , à vous féliciter sur

Gvj

156 LA LAIDEUR'

» l'heureux choix que vous ve-
» nés de faire. Je ne vous ca-
» cherai point en même tems
» que cette nouvelle a pensé me
» coûter la vie. Il est heureux
» pour M. Dorigny d'être à por-
» tée de faire le bonheur de la
» vôtre. Je n'en demande plus
» au Ciel d'autre pour moi que
» celui de vous sçavoir heureuse ;
» & puisqu'il ne m'est plus per-
» mis d'y contribuer , je renon-
» ce pour jamais à tout engage-
» ment. Non , Madame , nulle
» autorité n'aura le pouvoir de
» me faire partager avec une au-
» tre des sentimens que je n'ai
» jamais pris , & que je ne puis
» avoir que pour vous. Pardon-
» nés-moi si j'ose encore vous
» dire , mais pour la dernière
» fois , que je les conserverai

» toute ma vie aussi purs & aussi
» sinceres qu'ils ont toujours été,
» ainsi que le respect avec lequel
» j'ai l'honneur d'être ,
Madame , &c.

St. Furcy.

M. Dorigny ne put lire cette Lettre sans s'attendrir lui-même ; il me pardonna d'y être sensible.

Je dirai ici d'avance que Dorigny étoit heureusement né l'homme du monde le moins jaloux ; il est vrai qu'il n'avoit & n'eut jamais , dans ma figure & dans ma conduite , aucune raison de l'être.

» Ma chere femme , me dit-
» il , après avoir lû la Lettre de
» S. Furcy , je veux absolument

„ que tu lui fasse réponse ; c'est
„ à moi-même à solliciter cette
„ légère faveur pour lui , puisque
„ je lui ai enlevé la douceur de
„ la vie , & le bonheur de te pos-
„ séder.

J'eus beau m'en défendre , il
me persécuta ; il fallut écrire ,
& voici ma Lettre telle que je
la présentai à mon mari après
l'avoir écrite.

„ C'est M. Dorigny lui-même,
„ Monsieur , qui m'oblige à ré-
„ pondre au compliment que
„ vous avés la bonté de me faire
„ sur mon mariage ; s'il peut suf-
„ fire à votre bonheur d'être af-
„ suré du mien , rien ne devrait
„ désormais y manquer , puisque
„ je suis la plus heureuse femme
„ du monde. Je ne vous dirois

„ rien des sentimens dont vous
„ me parlés , si ma figure ne m'é-
„ toit caution qu'elle n'a pû les
„ faire naître ; mais il en est un
„ qui n'est dû qu'à la beauté
„ de l'ame , & je me croîrois
„ heureuse de vous l'avoir inspiré :
„ c'est une estime sincere & du-
„ rable , pareille à celle que je
„ conserverai toujours pour
„ vous.

De Villiers Dorigny.

Dorigny après avoir lû ma
Lettre , prit lui-même la plume ,
& yajouta de sa main ce qui suit.

„ On a voulu absolument ,
„ Monsieur , que je lusse votre
„ Lettre ; ainsi je dois prendre
„ part à votre compliment &
„ vous en rendre grace , puis-
„ qu'on m'en doit plus qu'à Ma-

„ dame Dorigny. Je ne désire
 „ rien tant que de la rendre heu-
 „ reuse ; & j'ai une confiance si
 „ entiere & si légitime dans la
 „ droiture de son cœur , que je
 „ souhaite bien sincèrement que
 „ vous puissies en être le té-
 „ moin.

Dorigny.

Je conviendrai de bonne foi ,
 qu'une conduite si franche de la
 part de mon mari me le rendit
 encore plus cher.

Après ces Lettres écrites , &
 peu de jours avant le départ de
 M. le Marquis de Beaumont ,
 M. le Vicomte & Madame la
 Vicomtesse de Francheville , le
 jeune Comte & la jeune Com-
 tesse de Beaumont vinrent nous
 rendre visite & dîner avec nous.

Pendant le dîner la jeune Vicomtesse persuada à M. Dorigny de me mener à Paris , que je n'avois jamais vû , & lui fit entendre qu'il ne pouvoit choisir pour ce voyage un tems plus favorable pour elle & pour moi-même , que celui pendant lequel elle devoit y séjourner. Mon mari n'étoit point homme à éluder une pareille proposition , d'autant plus qu'elle étoit conforme à celles qu'il m'avoit déjà faites lui-même , & que j'avois toujours éloignées ; il promit à ces jeunes Dames que nous les suivrions de près. Ce fut avec cette assurance réitérée de notre part , que cette belle Compagnie retourna le soir à Beaumont , & qu'ils en partirent tous trois jours après pour se rendre

à Paris. M. Dorigny crut devoir communiquer ce projet de voyage à M. & à Madame de Villiers. Ma mere le désaprouva d'abord ; mais ayant fait ses réflexions, elle y consentit, en demandant à mon mari , qu'elle & ma sœur fussent de la partie.

L'embarras de M. Dorigny, qui ne pouvoit les loger dans la maison qu'il avoit à Paris, fut levé. Madame de Villiers avoit déjà formé le dessein de loger avec ma sœur chés M. des Moulins, son pere : ainsi cet arrangement ne souffroit plus de difficulté ; il ne fut plus question que de nous disposer au départ , & en moins de huit jours tout fut prêt : nous fîmes partir nos coffres & nos deux Femmes de Chambre par un carrosse de

voiture de la Ville voisine.

Nous nous embarquâmes tous quatre dans la Berline de M. Dorigny , avec laquelle nous primes la Poste , & nous nous rendîmes en deux jours & demi à Paris. Nous nous partageâmes ainsi que nous en étions convenus.

Paris étoit un nouveau monde pour moi : c'étoit pour ma sœur le Théâtre sur lequel ses graces avoient commencé à se développer sans avoir encore pû s'y faire connoître , mais sur lequel elle alloit avoir l'avantage & les occasions de paroître dans tout son éclat ; c'étoit cette espérance qui avoit déterminé Madame de Villiers à approuver notre voyage , & à vouloir en être. Elle nous l'avoit assés fait entendre sur la

route , en disant souvent à ma sœur , qu'elle étoit bien faite pour réussir dans cette grande Ville ; & d'autres fois avec un espèce d'entouffiasme :
» Combien j'aurai le plaisir de
» voir de Seigneurs à tes pieds !
» que de fortunes brillantes vont
» s'offrir à toi !

Aussi doit-on s'attendre que j'aurai pendant ce voyage beaucoup plus de choses à dire de la belle de Villiers , ma sœur , que de moi-même.

Je m'apperçus bientôt que je n'étois pas faite pour réussir dans une Ville aussi nombreuse en Citoyens , où , surtout pour les personnes nouvellement arrivées , & pour celles qui n'y séjournent qu'en passant , on peut dire qu'on est beaucoup vu &

peu connu ; où l'on ne voit que les visages & les habits , où l'on n'a en un mot pour toute recommandation que sa figure , sa taille & la richesse de ses ajustemens. Si j'avois apporté à Paris l'envie & le dessein de plaire , j'avoue que j'aurois été fort humiliée ; mais grace à mon heureux naturel , j'avois toujours recherché l'estime , & fait peu de cas des hommages des hommes : ainsi le petit nombre d'amis dont j'étois connue, me consolait de cette foule d'admirateurs qui me manquoit , & dont ma sœur me paroïssoit plutôt persécutée que suivie.

Je ne puis entrer dans les détails des événemens de notre voyage , sans parler de Madame de Villiers : elle avoit alors qua-

rante - trois ans passés ; il est vrai qu'elle ne les paroïssoit pas , & tout le monde la croyoit de très-bonne foi lorsqu'elle en avouoit trente-deux. J'ai dit ailleurs qu'elle étoit un peu Coquette , & alors encore elle n'avoit pas renoncé à plaire. La belle de Villiers, sa fille , l'effaçoit cependant , & il semble qu'elle auroit dû craindre sa compagnie ; mais j'ai dit aussi que ma mere aimoit la dissipation & les plaisirs , & l'âge de sa fille étoit plus propre à en faire naître les occasions : c'est peut-être à ce titre que la belle de Villiers étoit devenue l'idole de sa mere. Quoi qu'il en soit , Madame de Villiers ne fut pas plutôt arrivée à Paris qu'elle produisit partout sa charmante fille : les promenades , les

Spectacles , les Eglises mêmes devinrent pour la belle de Villiers autant de champs de victoire ; partout elle étoit lorgnée , suivie par une foule de soupirans de tout rang , de tout état , & de tout âge , souvent même accablée par le nombre de ses conquêtes. C'étoit un triomphe dont Madame de Villiers se plaisoit à jouir ; mais le plaisir qu'elle y prenoit faisoit l'indécence sans qu'elle osât , peut-être , s'en apercevoir. Ma sœur en tout ceci étoit sans doute moins coupable que ma mere : la jeunesse , le défaut d'expérience , ses mœurs mêmes qui n'ont pû être attaquées sans injustice , devoient la mettre à couvert de tout soupçon ; & je ne doute point qu'elle n'eût évité ses malheurs , & tiré

un parti plus honorable de ses charmes, si elle eût été conduite dans le monde par une personne qui eût eu plus de prudence que n'en avoit Madame de Villiers.

Dans les premières semaines de notre séjour à Paris, j'avois souvent accompagné ma mere & ma sœur aux promenades & aux Spectacles ; comme elles n'avoient point d'équipage, c'étoit alors le mien qui me procuroit cet avantage : mais dès que Madame la Marquise de Beaumont, chés qui je vivois ordinairement, & mon mari lui-même, eurent entendu parler du bruit que faisoit la beauté de Mademoiselle de Villiers, l'un me pria tendrement, & l'autre m'exhorta avec l'espèce d'auto-
rité

rité qu'elle avoit conservée sur mes volontés, à ne plus me montrer en Public avec ma mere & ma sœur. Il est vrai qu'elles avoient déjà moins besoin de mon secours pour s'y produire ; elles avoient à leur service un nombre plus que suffisant de carrosses , la plûpart des Etrangers les plus galans qui fussent alors à Paris ; & j'eus bientôt un triste prétexte de m'éloigner sans affectation de leur société ordinaire. Le vieux Marquis de Beaumont qui étoit alors dans sa quatre-vingt troisième année , tomba dangereusement malade : la bonté de son tempérament le fit résister pendant vingt-six jours à la force de son mal ; mais il y succomba enfin , & mourut universellement re-

gretté de sa femme , de sa famille , & de tous ceux qui avoient eu le bonheur de le connoître. Je ne quittai point la Marquise de Beaumont pendant la maladie de son mari , ni la Vicomtesse de Francheville après la mort de son pere ; je ne sortis presque plus de chés elle , aussi-tôt que la Marquise se fut retirée dans un Couvent pour y passer les premiers mois de son veuvage,

Ce malheur me ramene naturellement à parler de moi , & l'on voudra bien perdre de vûe la belle de Villiers pendant quelques momens , pour me donner le tems de dire ici quelques faits qui n'intéressent que moi. A notre arrivée à Paris , un des premiers soins de M. Dorigny , ce

fut d'aller voir Messieurs de S. Furcy, pere & fils : il en fut reçu de la façon la plus obligeante ; mais le fils sur-tout fut extrêmement sensible à cette démarche. Il pria mon mari de croire qu'il l'auroit prévenu sans deux fortes raisons qui l'en avoient empêché , & qui lui feroient encore commettre une plus grande incivilité.

» Je crains , lui dit le Comte ,
 » également de rencontrer &
 » d'offenser Madame Dorigny.
 » Vous en avés usé avec moi si
 » franchement , Monsieur , que
 » je vous dois une égale fran-
 » chise : l'impression que cette
 » jeune Dame a faite sur mon
 » cœur , est de nature à ne
 » s'effacer de ma vie ; sa tran-
 » quillité , la mienne , la vôtre

Hij

» même exigent que je ne la
» voie jamais , je m'y suis con-
» damné : pardonnés-moi , si la
» fidélité que je dois à mon ser-
» ment , & plus encore les égards
» qui sont dûs à Madame Dori-
» gny , me privent de l'honneur
» de vous voir.

Mon mari eut beau traiter ces craintes de pures chimères , & protester qu'il n'en auroit jamais aucune sur les assiduités du Comte auprès de moi ; que la confiance même qu'il avoit en moi , étoit telle qu'il ne connoîtroit jamais & ne me feroit point éprouver les tourmens que souffre & que cause un mari trop ombrageux : rien ne fut capable de déranger la résolution que le Comte avoit prise de ne me plus voir. Dorigny me ren-

dit un compte exact de sa visite & de cet entretien , & je lui avouai que je sçavois bon gré au Comte de S. Furcy de penser & de se conduire avec moi de la sorte. Je voyois souvent chés moi le Comte , son pere ; il me fit même quelques plaintes de l'opiniâtreté de son fils à refuser les partis avantageux qu'il lui avoit ménagés. Il auroit souhaité que j'usasse du pouvoir que je pouvois avoir sur son esprit pour le déterminer ; mais je m'en excusai sur ce que je ne voyois point M. son fils , & je ne feignis point de lui faire entendre que la résolution qu'il avoit prise nous convenoit également à l'un & à l'autre. Le Comte n'eut rien à me répondre , & me laissa enfin tranquille sur tout ce qui

174 LA LAIDEUR
avoit rapport à son fils.

Je passois ma vie , comme je viens de le dire , chés Madame la Vicomtesse de Francheville. Il y avoit déjà quelque tems que son mari avoit eu le dessein de faire faire son Portrait ; les premiers momens de son détail , qui ne lui permettoient pas de sortir beaucoup , lui parurent une occasion favorable pour satisfaire une envie si légitime. Le plus habile Peintre de Paris fut choisi , & venoit tous les jours travailler au Portrait de la Vicomtesse ; je m'y trouvois assiduellement : toutes les fois que le Peintre se reposoit & parloit à la Vicomtesse , je le surprenois les yeux fixés sur moi. Madame de Francheville s'en apperçut elle-même , & enfin dit un jour au Peintre :

„ En vérité , Monsieur , je ne
 „ sçais ce que cela veut dire ,
 „ vous fixés Madame Dorigny
 „ en me parlant ; sçavés - vous
 „ bien que j'en suis jalouse ? mon
 „ portrait n'en ira pas mieux ;
 „ je voi que vous avés grande en-
 „ vie de faire le sien.

„ Je vous l'avoue , Madame ,
 „ répondit le Peintre ; Madame
 „ a une de ces phisionomies
 „ qu'un Peintre se croiroit heu-
 „ reux de bien prendre. Ma-
 „ dame me le pardonnera ; mais
 „ comme elle badine sans cesse
 „ sur sa figure , je puis lui dire
 „ qu'elle seroit donc bien éton-
 „ née si je faisois d'elle un Por-
 „ trait parfaitement ressemblant ,
 „ & en même-tems aussi agréa-
 „ ble que celui de la plus jolie
 „ femme.

Ah ! Monsieur , lui dis-je en riant , je vous en défie.

„ Hé bien , Madame , j'accepte le défi ; je ne vous demande même que peu de séances , & rien de plus que l'honneur de réussir dans mon entreprise.

„ Non vraiment , lui dis-je , Monsieur ; je serois bien fâchée d'avoir un Portrait qui valût mieux que moi.

„ Ah ! ma chère amie , me dit Madame de Francheville , vous aurés beau faire ; je veux avoir votre Portrait , & c'est moi qui somme Monsieur de sa parole.

„ Je la tiendrai , Madame , répondit le Peintre.

„ Nous verrons , dis-je à mon tour , comment vous vous y

„ prendrés ; car je n'ai rien pro-
 „ mis , & avec la permission de
 „ Madame , je ne veux rien pro-
 „ mettre.

La conversation se tourna en
 plaisanterie ; je ne me tins plus
 en place , & le Peintre après
 avoir fini sa séance sortit , en me-
 disant : „ Madame , vous ne m'é-
 „ chaperés point.

La Vicomtesse continua à me
 persécuter , & Dorigny arriva
 que nous en étions encore sur
 l'article de mon Portrait. Elle lui
 raconta ce qui venoit de se pas-
 ser ; elle lui dit que j'avois fait
 la conquête du Peintre. „ On
 „ veut la faire jolie , continua-
 „ t-elle , & Madame ne le veut
 „ pas ; mais il n'en n'aura pas le
 „ démenti.

„ Tant mieux , répondit Do^g

H v

„ rigny ; vous verrés que ce drô-
„ le - là la peindra comme je la
„ vois.

„ En vérité , me dit la Vicom-
„ tessé , voilà une galantetie qui
„ vaut mieux que le sacrifice
„ qu'on exige de vous.

„ Madame , reprit Dorigny ,
„ je suis des vôtres ; Madame
„ Dorigny sera peinte par votre
„ homme : je serai bien aise de
„ sçavoir s'il a d'aussi bons yeux
„ que moi.

Il fallut me rendre , & pro-
mettre tout ce qu'on voulut. Je
sortis avec mon mari sous la pro-
messe de venir le lendemain à la
même heure. Je m'y rendis en
effet ; le Peintre étoit déjà à
l'ouvrage , il me considéra beau-
coup moins qu'il n'avoit fait les
jours précédens. Dans un mo-

ment où la Vicomtesse se leva pour se reposer un peu de l'attitude contrainte où elle étoit obligée de se tenir , elle dit au Peintre que je m'étois rendue ; celui-ci m'en remercia , & me dit qu'il vouloit me faire voir le Portrait d'une femme moins aimable que moi , qu'il avoit ébauché depuis quelques jours ; & passant dans le Cabinet de Madame de Francheville , il en rapporta une toile , où j'apperçus à la vérité quelque chose de peint , mais quand il l'eut placée sur le Chevalet , je fus de la dernière surprise. Quoiqu'on juge ordinairement fort mal de son propre Portrait , je ne pus méconnoître le mien ; j'y trouvai à la vérité des graces dont je ne me doutois point , & il falloit être

bien adroit pour les surprendre dans ma phisionomie lorsque j'étois gaye , contente , & en un mot quand sans sçavoir pour-quoi ni comment elle cherchoit à se rendre agréable : c'est-là ce que le Peintre avoit si bien saisi , qu'en convenant de ma ressemblance , je me crus obligée de l'accuser de m'avoir beaucoup flattée.

Je ne sçais si l'on ne m'accusera point moi-même d'un peu de fatuité dans tous ces petits détails au sujet de mon Portrait ; mais il étoit nécessaire , comme on le verra dans la suite , qu'on en sçût au moins une partie. Après cela je proteste contre le ridicule qu'on voudroit me donner , & je continue de dire la vérité , en convenant de bonne

foi , que je fus très - contente qu'un portrait qui ne pouvoit passer pour être celui d'un monstre , fût avoué de mes amis pour être le mien. Ce portrait fut achevé chés la Vicomtesse. M. Dorigny le vit , il en fut enchanté ; il ordonna au Peintre d'en faire faire une copie en miniature , & Madame la Vicomtesse de Francheville voulut bien se contenter de le faire aussi copier en grand sous les yeux du Peintre. Tout ceci venoit d'être réglé entre nous , lorsqu'on vint annoncer le jeune Comte de S. Furcy a Madame de Francheville : je voulus inutilement éviter de le voir ; la Vicomtesse & mon mari lui-même me retinrent malgré moi. Le Comte pâlit en me voyant : je rougis , je

pense ; mais après les complimens , Dorigny voulut qu'on consultât M. de S. Furcy sur mon Portrait ; j'en perdis contenance. Le Comte trouva qu'il étoit parfaitement ressemblant ; mon mari lui parla du dessein qu'il avoit de le faire copier en miniature , & lui demanda quel étoit le meilleur Peintre de ce genre : le Comte en nomma un , que tout le monde avoua être le plus célèbre. J'étois si peu en état de prendre part à cette conversation , que dans ce moment je n'y prêtai presque pas d'attention ; j'étois tremblante & prête à me trouver mal. On ne trouvera peut-être pas que je fasse la mignone , si l'on se souvient que je n'avois point vû S. Furcy depuis notre entre-

rien dans le Parc de Beaumont. Le Comte s'aperçut de mon état, & se hâta de prendre congé de la Vicomtesse; il n'eut pas la force de me dire un mot, & son silence m'obligea plus qu'un compliment, auquel j'aurois été bien embarrassée de répondre.

Pour qu'il ne soit plus question de long-tems de moi ni de mon Portrait, je dirai ici avant de reprendre les aventures de ma mere & de ma sœur, que l'original & les copies furent perfectionnées & livrées en assés peu de tems. M. Dorigny fut aussi généreux que le Peintre, qui en effet refusoit d'en recevoir le prix.

Je reviens à Madame de Villiers & à la belle de Villiers, sa fille chérie: il n'étoit bruit que d'elles à la Cour & à la Ville;

& s'il est vrai que ce soit pour les jolies femmes un bonheur bien réel d'être par tout ainsi fêtées, je croirai, si l'on veut, que la vanité de ma mere & de ma sœur devoit être bien satisfaite. Pour moi, je dirai franchement qu'un pareil éclat me chagrinoit pour elles, & que je m'en tenois offensée : je voulus plus d'une fois en dire mon sentiment à ma sœur, & même à ma mere ; mais, ou j'étois mal reçue, ou je trouvois chés elle une assemblée de gens de toutes sortes d'états, depuis le Duc jusqu'à la Robe & à la Finance, & alors on m'y trouvoit & je m'y trouvois moi-même de trop ; de façon que j'y restois peu, & n'y trouvois pas le moment de dire ce que je pensois. En un mot, je fus si

excédée des discours du Public sur des personnes qui m'étoient si proches, que je proposai à M. Dorigny de retourner avant l'hiver dans sa terre ; mon mari n'y voulut point entendre , & me dit qu'il s'embarrassoit peu de ces bruits , qu'il vouloit que je passasse le Carnaval à Paris , & qu'il me suffisoit pour mon propre honneur de cesser de voir des Parens si mal avisés. Il voulut cependant faire lui-même une tentative pour ôter au Public les prétextes que Madame de Villiers & ma sœur donnoient tous les jours à la médisance de s'exercer sur leur conduite. Parmi les adorateurs de Mademoiselle de Villiers , il y avoit un jeune Magistrat fort riche , originaire de la Finance , & qui étoit

à portée de parvenir aux places les plus distinguées de la Robe: ce Magistrat se mit sur les rangs comme époux. Il avoit un Oncle ancien camarade de Dorigny dans le Service. Le Militaire vint trouver mon mari qu'il apprit être le beau-frère de la belle de Villiers; il lui présenta son Parent, & lui dit qu'il seroit charmé que son Neveu réussît auprès de Mademoiselle de Villiers, puisque cette alliance renouvelleroit leur ancienne amitié: il lui fit sentir que le parti étoit d'ailleurs très-avantageux, puisque son Neveu jouissoit de plus de soixante mille livres de rente, & qu'il étoit ainsi en état de prendre peu garde au bien en se mariant, pourvu que son goût & son inclination se trouvassent

satisfaits. M. Dorigny promit d'employer ses soins pour faire agréer le Neveu de son ami , & le remercia même d'une proposition qu'il trouvoit si avantageuse à la fortune & à la réputation de sa belle-sœur. En effet, mon mari trouvoit cette affaire si bonne , & doutoit si peu du succès , qu'il m'en fit compliment ; il ne voulut pas perdre un moment ; il courut chés M. des Moulins le lendemain de très-bonne heure , & étant entré avec lui dans la chambre de Madame de Villiers , sa fille , il leur fit sa proposition : il en exagéra les avantages , & en même tems les conséquences qu'il y auroit à la refuser , ou à différer même de l'accepter. Madame de Villiers haussa les épaules à tout

ce que M. Dorigny crut devoir dire pour la persuader , & prenant enfin la parole , elle lui dit fort séchement :

» Monsieur , quand vous au-
» rés une fille , je ne me mêlerai
» point de vouloir la pourvoir à
» mon gré , quoique ce fût peut-
» être ce que vous pourriés faire
» de mieux ; ainsi laissés moi , je
» vous prie , le soin d'établir la
» mienne. En vérité , il faudroit
» qu'elle fût bien dépourvûe de
» bon sens , de consentir à s'en-
» terrer dans la Robe , tandis
» qu'elle a en main les partis les
» plus brillans de la Cour , & ce
» qu'il y a ici de plus grand par-
» mi les Seigneurs Etrangers.
» Allés , Monsieur , il faudroit
» que tout cela lui manquât à la
» fois , pour qu'elle pût songer

» à devenir la femme d'un petit
» Conseiller.

Elle ajouta , car elle ne vou-
loit congédier ni effaroucher au-
cun des adorateurs de la belle
de Villiers , elle ajouta , dis-je :

» Votre jeune Magistrat au
» reste peut continuer à venir
» faire briller ici sa jolie figure ,
» ses beaux cheveux , & ses équi-
» pages dorés ; il y sera toujours
» bien reçu , & il pourroit arri-
» ver qu'on le prêt un jour com-
» me un pis aller.

Le bon Monsieur des Moulins
qui n'avoit jamais vû que par les
yeux de sa fille , trouva tout bon-
nement qu'elle avoit raison , &
M. Dorigny qui s'étoit un peu
trop avancé avec son ancien ami,
crut devoir lui dire pour toute
réponse , que son neveu seroit

toujours bien reçu chés Mademoiselle de Villiers ; qu'il lui faisoit honneur , mais qu'elle n'étoit point encore d'humeur à se marier , & qu'il étoit à propos de prendre patience quelque tems,

Mon mari me rendit compte de sa négociation , & je ne pus m'empêcher de plaindre l'aveuglement de ma mere & le sort de ma sœur. Il devint bientôt plus triste encore..... C'est presque toujours le sort d'une beauté trop éclatante , de voir terminer ses succès les plus brillans par quelque catastrophe fâcheuse & souvent déshonorante.

Parmi ceux que la belle de Villiers attiroit à la Cour de ses charmes , elle comptoit trois Ducs , dont deux étoient des

plus galans & des plus aimables de la Cour ; le troisiéme , qui étoit le Duc de * * *. n'avoit peut-être pas à se vanter d'aussi bonne fortune que les deux autres , & sa réputation n'étoit pas faite pour honorer les femmes qu'il voyoit souvent : il s'étoit malheureusement impatronisé chés Madame de Villiers , & il y prenoit le ton de Protecteur ; il fut bientôt informé de la demande du Magistrat & du refus qu'on avoit fait de sa personne ; on ne lui cacha point qu'on avoit cependant envie de songer sérieusement à marier Mademoiselle de Villiers.

„ Je crains en vérité , dit ma
 „ mere au Duc , qu'il n'arrive
 „ quelque affaire , & que la beau-
 „ té de ma fille ne coûte la vie à

„quelque Seigneur : après tout,
 „quand elle fera femme , ce
 „sera l'affaire de son mari ; &
 „c'est le moyen le plus sûr d'é-
 „viter l'éclat des querelles que
 „de fermer la porte aux préten-
 „tions.

Le Duc entra dans ses vûes ,
 & lui conseilla cependant de ne
 se pas presser ; il l'assura qu'il
 avoit en main un parti qu'elle
 pourroit prendre sur sa parole,
 qui donneroit un nom & une for-
 tune considérable à sa fille. On
 convint d'un souper chés le Duc
 pour l'entrevûe. Madame de
 Villiers qui brûloit d'envie de
 faire voir au Conseiller que sa
 fille pouvoit prétendre aux plus
 grands partis , demanda au Duc
 de le mettre du souper ; le Duc
 y consentit sans trop de réflexion

xion , & le souper se fit quelques jours après dans sa petite maison. Madame de Villiers y invita donc elle-même le jeune Magistrat , & ne manqua pas de le prévenir qu'il étoit question de présenter à sa fille un homme de grande distinction qui la recherchoit.

J'ai scû toutes ces circonstances, ainsi que celles qui suivront, long-tems après qu'il ne fut plus tems d'y remédier.

Aller dans la petite maison du Duc de *** y aller dans un de ses carrosses , c'étoit déjà pour des personnes de l'état de Madame & de Mademoiselle de Villiers , c'étoit dis-je , se manquer à soi-même , & se deshonnorer. Madame de Villiers en fit trophée , & voulut y arriver

de jour & en triomphe. Le Duc & son protégé y arriverent ensuite ; c'étoit un homme de trente ans , d'une taille mince & médiocre , qui à force de bons airs tâchoit de faire valoir une figure assés commune : il étoit mis d'une façon plus galante que magnifique ; mais il avoit en récompense le ton haut, fier , impudent même ; il disoit : Duc, tu fais bonne chere ; tu as la plus jolie & la plus commode des petites maisons que je connoisse ; il faut que tu m'y donne à souper un de ces jours avec la Princesse , & mille autres propos qui en imposoient à Madame de Villiers , & qui n'auroient montré qu'un fat à toute autre qu'elle. Le Marquis , car le Duc le traitoit ainsi , avoit , dit le Duc , un pere très-riche &

très-puissant , mais très-entêté des grandes alliances ; son fils au contraire , c'est-à-dire le prétendu Marquis présent , vouloit se marier par goût , & n'attendoit pour cela que la mort de ce pere qu'on faisoit vieux comme le monde & plus riche que Crésus. Son impatience cependant devoit le porter à contracter sans bruit à l'insçû de son pere , qui ne devoit pas vivre encore trois mois , & c'étoit-là , disoit le Duc ; une de ces affaires qu'il faut saisir en volant , dans la crainte qu'elle ne nous échape. Madame de Villiers avoit l'esprit romanesque , & l'intrigue étoit de son goût : elle remercia bien sincèrement le Duc , & l'on commençoit à prendre des arrangemens , quand le jeune Ma-

gistrat , en habit de campagne , très-galonné , arriva dans la Calèche la plus riche & la mieux entendue , traînée par quatre chevaux barbes , des plus galamment enharnachés. Le Duc prévint Madame & Mademoiselle de Villiers de ne point parler devant le Conseiller de l'affaire importante qui les rassembloit ; mais par bonheur ma mere avoit été indiscrete avant d'avoir été prévenue. Le Duc courut au-devant du Magistrat , & en lui serrant la main, il lui dit :

» Vous voulés bien , mon cher
» de. que je vous présente
» Monsieur le Marquis : le hazard nous a fait dîner ensemble , & je l'ai engagé à être
» des nôtres ; j'ai compté que
» ces Dames le trouveroient

» bon : vous sçavés si le Mar-
» quis est homme de bonne com-
» pagnie.

Madame de Villiers répondit que la sienne ne pouvoit que faire beaucoup d'honneur. Le prétendu Marquis sauta au col du Magistrat , le tutoya , fit l'éloge de son goût , de sa belle maison , de ses équipages , crut l'honorer en disant qu'il étoit le plus déterminé chasseur & le meilleur homme de cheval qu'il connoît. Le Conseiller répondit à tout avec la modestie d'un homme qui connoît bien tout ce qu'il vaut , & le souper fut très-gay. Le prétendu Marquis se piquoit de belle voix , le Conseiller étoit grand Musicien ; on chanta beaucoup , & les Dames avouerent en partant qu'elles n'avoient point

198 LA LAIDEUR
encore fait de parties plus agréa-
bles. On verra dans la partie
suivante de ces Mémoires quelle
en fut la suite.

Fin de la premiere Partie.



a-
ie
le